SIXIÈME ANNÉE. — N° 124 1er MARS 1902 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ECHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Avait-on le droit d'opérer Raadica-Doodica ?

Un lecteur m'écrit :

Monsieur,

Ne nous parlerez-vous point, dans l'*Echo du Merveilleux*, de l'opération que le docteur Doyen a fait subir aux petites sœurs « siamoises » Raadica et Doodica, et à laquelle une seulement de ces deux enfants a pu survivre jusqu'à présent?

Il me semble qu'il y aurait là pour vous le sujet de considérations qui entreraient parfaitement dans le cadre de votre revue. Le problème à résoudre pourrait, à mon sens, se poser de la façon que voici :

« L'opération qui, *physiologiquement*, paraissait indispensable, avait-on, *psychiquement* ou, si vous préférez, *astralement* parlant, le droit de la pratiquer? »

La portée de cette question ne vous échappera pas.

S'il est vrai, en effet, que, d'une part, le corps psychique, le double fluidique, l'astral, le perisprit (peu importe le nom dont on désigne la chose) existe, comme cela paraît démontré ; — s'il est vrai que, d'autre part, ce périsprit, cette « coque astrale », comme disent les occultistes, maintient notre corps matériel dans sa forme et constitue en quelque sorte son principe et sa condition de vie, il en résulte qu'en séparant *physiquement* deux êtres que la nature a joints, on voue fatalement, puisqu'on ne peut du même coup les séparer *fluidiquement*, l'un de ces deux êtres à la mort.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous trouverez à nous dire là-dessus des choses intéressantes.

Veuillez agréer, etc. F...

J'ignore si, comme le suppose aimablement l'auteur de cette lettre, je trouverai à dire sur ce sujet des choses intéressantes. Le problème est, en tout cas, fort curieux. Et je vais essayer, sinon de le résoudre, du moins d'apporter quelques éléments pouvant servir à sa solution...

Je commence par reconnaître que, comme mon correspondant, je suis très près d'admettre l'existence du double fluidique ; mais j'ajoute immédiatement que je serais fort empêché d'en fournir une définition précise. La diversité des noms qu'on lui donne prouve, d'ailleurs, qu'on est assez peu fixé sur sa nature exacte.

De tout temps, on a cru à sa réalité. C'est l'*akasa* des Indiens, la *nephesch* de la Bible, le *char subtil* de Platon, le *principe vital* de Barthez, l'*électricité animale* de Pététin.

Mais c'est seulement de nos jours qu'il semble qu'on ait cherché à l'étudier scientifiquement pour en déterminer, sinon l'essence, du moins les propriétés.

L'idée qu'on s'en faisait naguère encore, c'était celle d'une substance intermédiaire entre l'esprit et la matière. J'avoue que, pour ma part, je n'arrive pas à concevoir le corps fluidique sous cette forme. S'il était esprit, je ne pourrais me représenter qu'il agît sur la matière et, s'il était matière, qu'il agît sur l'esprit. Je serais plutôt porté à croire que ce que nous appelons *matière* et *esprit* ne sont que les apparences d'une force unique inconnue, les deux rameaux d'un même arbre dont nous n'apercevons point les racines. Pour tout dire, je serais enclin à supposer, avec Kant, que l'essence des choses et des êtres n'est ni esprit, ni matière, mais un *substratum* mystérieux, un principe impossible à dégager, un « noumène » que la pensée ne peut atteindre.

La force psychique, l'*astral* d'une façon plus générale, m'apparaît ainsi, non pas comme une tierce substance, mais comme la substance unique, dont la matière et l'esprit ne seraient, en quelque sorte, que les modalités.

Je n'impose d'ailleurs à personne cette métaphysique, peut-être un peu succincte. Ce qu'il y a de certain, c'est que de récentes expériences, notamment celles de M. A. de Rochas, ont démontré que notre corps fluidique était la *condition* même de notre sensibilité et de notre motricité.

Je n'insiste pas sur ces expériences que tout le monde connaît. Je rappelle seulement que, par des faits positifs, des observations contrôlées, il est établi aujourd'hui qu'en extériorisant d'un corps humain son fluide, on extériorise en même temps une partie proportionnelle de sa sensibilité, de sa force motrice et même de sa pesanteur.

Mais — et c'est là le point capital — si on *extériorise* ainsi une partie de sa sensibilité, de sa force motrice et de sa pesanteur, on ne la lui *enlève* pas. On prolonge et on élargit la personnalité humaine. On ne la prolonge et on ne l'élargit toutefois que dans une limite donnée. Le corps fluidique est extensible, il ne l'est pas à l'infini. Il est, pour me servir d'une image vulgaire, comme un maillot d'astral qui, à l'état normal, maintiendrait les êtres dans leur type et qui, à certains moments, pourrait se gonfler, grâce à son élasticité.

S'il cessait d'adhérer au corps physique, ce corps physique privé de sa carapace fluidique se désagrégerait. Et ce serait la mort. La mort, n'est-ce pas, en effet, le triomphe des forces mécaniques, physiques et chimiques, sur cette autre force, qui nous maintient dans notre forme et qui, sans doute, est la vie même.

Ces réflexions, qui semblent peut-être hors du sujet, y tiennent au contraire intimement, car elles m'amènent à cette constatation que si le corps physique ne peut, sans perdre son unité, se passer du corps astral, le corps astral, lui, reste un, même séparé d'une partie du corps physique.

Un fait bien souvent observé vient à l'appui de cette constatation, c'est celui de l'amputé d'un bras ou d'une jambe qui se plaint de douleurs plus ou moins caractérisées qu'il ressent dans cette jambe ou dans ce bras.

Les médecins ont, je sais, des théories à eux pour expliquer ce phénomène. Ils l'appellent le phénomène de l'*illusion du moignon* ou encore de l'*hallucination du moignon*. C'est pour eux un phénomène purement nerveux. Ils disputent seulement sur la question de savoir s'il a une origine périphérique ou une origine centrale.

Il est pourtant quelques savants à qui cette explication paraît tout à fait insuffisante. Le docteur Dupouy, l'auteur d'ouvrages qui, en matière de psychisme, font autorité, est de ceux-là. Relatant dernièrement, dans le *Moniteur de l'hygiène publique*, diverses observations du docteur Raymond, de la Salpêtrière, sur le phénomène qui nous occupe, il concluait en ces termes : « Cette observation est un nouveau document venant à l'appui de la psychologie moderne, non encore reconnue par la Faculté, malgré les expériences nombreuses et concluantes de la physiologie psychique. »

D'autres constatations démontrent, d'ailleurs, que la sensation qu'éprouve l'amputé n'est pas pure illusion ou hallucination. On lit, par exemple, dans la *Tératoscopie du fluide vital*, de M. l'abbé Hanapieu, ouvrage qui a paru en 1822 :

« Je connais une jeune personne dont on avait « amputé la cuisse ; plusieurs fois, elle s'est tenue « debout et a fait quelques pas sur ses deux « jambes, c'est-à-dire sur la jambe non amputée et « sur la jambe de *fluide vital* ; c'était ordinaire- « ment en sortant de son lit ; sa mère, témoin, était « obligée de s'écrier : « Ah ! malheureuse, tu n'as « pas ta jambe de bois ! » Un médecin de mes amis « m'a assuré avoir vu un officier, dont la cuisse « avait été amputée, marcher jusqu'au milieu de sa « chambre sans s'apercevoir qu'il n'avait pas de « jambe de bois, et ne s'arrêter que lorsqu'il en « faisait la réflexion ; alors la jambe de *fluide vital* « n'avait plus la force de supporter le poids de son « corps. »

On pourrait citer bien des faits de ce genre. Certains ouvrages spéciaux en sont pleins. Je me bornerai à ces exemples. Ils prouvent que le corps astral est un, et qu'on ne le divise pas en divisant le corps physique.

Il semblerait donc bien résulter, de tout cela, comme le prétend mon correspondant, qu'en séparant deux êtres que la nature a joints on en voue un

fatalement à la mort, puisqu'on le prive du corps fluidique auquel est lié son existence.

L'expérience donne raison à la théorie.

Il est à remarquer, en effet, que chaque fois que l'on a tenté sur un être double l'opération que le docteur Doyen a pratiquée sur Raadica et Doodica, l'un des opérés a succombé.

Les journaux ont rappelé, récemment, quelques-unes de ces opérations. La plus ancienne qu'on ait citée est celle que pratiqua, en 1870, Neyling. Elle se termina par la mort des patients.

En 1860, M. Bœhm, de Gunzenhausen, opéra lui-même ses deux propres filles. L'une mourut presqu'aussitôt.

En 1863, MM. Baudet et Bugnion voulurent sectionner les foies de deux Suissesses, Marie-Adèle. L'opération coûta la vie aux deux enfants.

Il n'y a pas longtemps, le docteur Chapot-Prévot, de Rio de Janeiro, fut plus heureux avec Maria-Rosalina. L'une des deux fillettes survécut.

Il ressort de ces exemples, et cela vient bien à l'appui de notre thèse, que l'opération, lorsqu'elle réussit le mieux, tue au moins un des opérés, et qu'en tous cas elle ne les laisse jamais vivants tous les deux.

J'entends bien qu'à ces cas exceptionnels, on pourrait opposer le cas bien autrement général des naissances. Le corps astral de la mère et celui de l'enfant, dirait-on, ne doivent faire qu'un, et si votre théorie était vraie, le jour de la mise au monde, la mère ou l'enfant périrait, puisqu'à ce moment on coupe le lien physique qui les unit.

L'objection n'est que spécieuse, et, en fait, bien loin d'infirmer notre opinion, elle la renforce.

La mère et son enfant n'ont pas toujours coexisté. Donc, il est bien clair qu'ils n'ont pas le même corps fluidique. Celui de la mère existait avant la naissance, avant la conception même, de l'enfant.

Au contraire, Raadica et Doodica, ainsi que tous les êtres doubles que j'ai cités plus haut, ont toujours coexisté. La nature les a créés unis. Elle les a faits *doubles* pour nos yeux sensibles, mais en réalité ils ne sont qu'*un*.

Montaigne, à propos d'un de ces êtres, a écrit : « Ceux que nous appelons monstres ne le sont pas... et *est à croire que cette figure qui nous estonne se rapporte et tient à quelque aultre figure de mesme genre incongneue à l'homme.* Nous appelons contre nature ce qui advient contre la coustume. Rien n'est que selon elle, quel qu'il soit. Que cette raison universelle et naturelle chasse de nous l'erreur et l'estonnement que la nouvelleté nous apporte. »

Montaigne, on le voit, est de notre avis. Il avait, lui aussi, la pensée que les êtres et les choses matériels ne sont que les réalisations sensibles de formes (*figura*) ayant existé en puissance, qui persistent en dehors de ces choses et de ces êtres, et qui leur survivent...

Et maintenant, quelle sera notre conclusion ?

Nous n'oserions la formuler d'une façon trop catégorique, car il apparaît bien aux lecteurs que, sur une aussi singulière matière, nous offrons plutôt des aperçus que des certitudes. Il nous semble pourtant qu'on pourrait répondre de la manière suivante à la question que nous posait la lettre de notre correspondant :

Non, on n'a pas le droit de délier ce que la nature a joint, puisque ce qui, pour nos yeux de chair, nous paraît divisible ne l'est pas en réalité. L'opération serait un véritable crime, si les êtres étaient sains, puisque ce serait condamner l'un d'eux à la mort.

L'opération serait à peine excusable (et c'est le cas des sœurs Doodica-Raadica) s'il était avéré que l'un des deux êtres est en danger de mort. Et encore on peut se demander jusqu'à quel point on a le droit, dans l'espoir plus ou moins fondé de prolonger la vie d'un être humain, d'abréger, ne fût-ce que de quelques heures, la vie d'un autre être humain...

Non occides, dit l'Ecriture. Et cela s'applique à tous les cas.

On n'a pas le droit — là-dessus l'enseignement des théologiens est formel — de tuer l'enfant pour sauver la mère en couches. On n'a pas le droit d'achever un moribond pour sauver la vie d'un homme bien portant.

GASTON MERY.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.

Carnet d'un psychiste amateur

(*Suite et fin*)

10 janvier. — Je demande à l'esprit s'il possède assez de force pour soulever la table de la salle à manger.

— « Non, mais avec un autre j'y arriverai », répond-il.

— « As-tu besoin que nous nous mettions tous autour de la table, ou bien le médium suffira-t-il à lui seul ? »

— « Le médium tout seul. »

Nous faisons ainsi qu'il l'indique.

Effectivement, quelques minutes après, nous entendons des craquements violents dans les pieds de la table et nous voyons celle-ci se soulever peu à peu sur deux pieds, d'abord, puis se tenir sur un seul, en équilibre. Or la table est en chêne massif, extrêmement lourde, par conséquent. Un homme vigoureux aurait besoin de toute sa force pour la dresser ainsi : le médium, presque une enfant, obtient le même résultat par la simple apposition de deux doigts !

Au bout de trois à quatre minutes la table s'abaisse doucement, tout doucement, et le contact de ce meuble si lourd avec le plancher ne produit pas le moindre son, tant est grande la force qui en empêche la chute.

12 janvier. — Longue conversation avec un esprit qui se dit avoir été l'oncle de Mlle S. B... Nous lui demandons de nous prouver son identité.

— « Quel nom affectueux donnais-tu souvent à ta nièce ? » interroge la mère du médium.

— « Petit cœur de beurre. »

— « C'est exact. Mais comme deux preuves valent mieux qu'une, cite-nous un fait particulier, spécial, précis, de ta vie, grave ou gai, comme tu voudras. »

— « Droit de passage. »

Et nos amis de me raconter, en riant de bon cœur, une mésaventure fort drôle qui arriva à leur parent à propos d'un droit de passage sur un pont payant de la Loire-Inférieure.

Nous posons ensuite à l'esprit quelques questions d'un ordre plus élevé.

— « L'Espace et le Temps sont-ils des réalités ou de simples conceptions de nos intelligences inférieures ? »

— « L'Espace et le Temps n'existent pas. Ce sont des mots que vous êtes incapables d'expliquer. »

— « Alors vous autres, esprits, vous n'avez aucune sensation ni de durée, ni de distance ? »

— « Aucune. »

Nous voulons pousser] la discussion beaucoup plus loin, mais nous arrivons alors à de véritables incohérences, à des hérésies, même. Et pourtant, de son vivant, l'homme avec l'esprit duquel nous causons était fort cultivé et d'une grande intelligence.

15 janvier. — Que d'apports ! D'abord un bulletin de boucherie, ensuite une plume d'oiseau des tropiques — rouge et jaune — enfin une magnifique feuille de fougère, humide de rosée.

Le bulletin de boucherie est, de beaucoup, le plus intéressant des trois. Le nom du boucher y est imprimé, ainsi que son adresse. Je m'y suis rendu aussitôt et j'ai été bien étonné d'apprendre que ce commerçant avait vendu son magasin depuis bientôt six ans. La famille B... n'habite Paris que depuis huit mois : elle ne s'est donc jamais fournie là et, par conséquent, n'a pu avoir ce bulletin en sa possession.

D'où vient-il ? — Voilà la question.

17 janvier. — Ça y est ! Moi, aussi, j'ai ma maison hantée ! Il y a un mois environ j'avais trouvé, un soir, en rentrant, une statuette brisée dans des conditions tout à fait anormales ; aujourd'hui c'est un tableau qui est tombé d'une façon plutôt bizarre : le clou n'a pas bougé et la corde est intacte. Or, je suis absolument certain que personne n'est entré dans ma chambre pour m'y faire cette mauvaise farce. Ma porte ferme avec un cadenas dont j'ai, seul, le secret. — Alors ?

18 janvier. — Je tiens à savoir pourquoi l'esprit s'amuse ainsi à mes dépens. La première fois, il avait un motif, mais celle-ci ? Ma conscience est pure, ô combien !

— « Tu es trop sceptique », m'est-il répondu.

Oh ! non, je ne le suis plus du tout, du tout ! Mais grâce pour mon mobilier !

20 janvier. — Ce soir, expérience vraiment intéressante : une voilette, enfermée dans un coffret fermé à clef, en a été sortie sans être froissée aucunement, pliée comme elle l'était auparavant.

Je vais être obligé d'admettre que les corps, préparés en quelque sorte par les esprits, peuvent traverser la matière !

Nous questionnons l'esprit sur ce sujet, mais il refuse de nous répondre.

22 janvier. — Dès que Mlle S. B... met les mains sur le guéridon, son « esprit familier » la prie de m'annoncer que demain matin je recevrai une lettre de l'étranger.

— « Mais je n'en attends pas, » dis-je.

— « Non. Mais tu en recevras une quand même. »

— « Sais-tu d'où elle viendra ? »

— « D'un pays très lointain, très chaud, où pousse du riz. »

— « De la Chine ? »

— « Non. Moins loin, mais de ce côté-là. »

— « Qui me l'enverra ? »

— « Un parent. »

— « Mais je n'en ai pas à l'étranger. »

— « Si, je te le dis. »

23 janvier. — J'ai reçu la lettre annoncée. Elle vient d'Hanoï et c'est un de mes cousins qui m'écrit. Il avait quitté sa famille depuis deux mois, à la suite d'un coup de tête, et l'on ne savait ce qu'il était devenu.

C'est un fait : je ne puis pas le nier sans mauvaise foi. Mais je ne me risquerai pas à l'expliquer.

25 janvier. — La force matérielle des esprits nous intéresse beaucoup, beaucoup plus même que leurs conversations qui ne nous ont jamais donné de bons résultats.

L'idée nous est venue, ce soir, de faire asseoir une personne amie, — et incrédule — Mme B..., qui demeure avenue des Ternes, sur une chaise et de prier l'esprit de la soulever. A peine le médium a-t-il approché sa main de la chaise que celle-ci est secouée si violemment que Mme B... est obligée de se lever pour n'être pas précipitée à terre.

27 janvier. — Pendant notre séance de ce soir, M. B..., père du médium, qui était sorti pour affaires, rentre.

Il a dans la main droite une lettre qu'il vient de recevoir.

— « Peux-tu lire cette lettre ? » demande Mlle S. B... à l'esprit.

— « Je le peux. »

Et il nous a donné, mot pour mot, à quelques détails près, la teneur exacte du papier que personne — pas même M. B .. — n'avait lu !

1er février. — C'est le mois de Victor Hugo. Nous demandons à ce que l'esprit du Maître veuille bien se communiquer à nous.

Je ne sais si c'est le prestige du nom, mais je n'ai pas confiance...

— « Je suis Victor Hugo. Vous m'avez appelé. Que me voulez-vous ? » frappe la table au bout de quelques instants.

— « Vous demander (nous n'osons plus dire : tu) si vous vous souvenez d'une de nos amies qui vous a accompagné dans votre exil, à Guernesey ? »

— « Oui, je m'en souviens. C'était une grande et noble artiste, un cœur élevé. Elle est venue me retrouver ici. Elle est près de moi maintenant pour toujours. »

— « Y a-t-il longtemps qu'elle a quitté la terre ? »

— « Trois ans environ. »

— « Quel est — ou plutôt quel était son nom ? »

— « Henriette Larieux. »

— « Et où est-elle morte ? »

— « A Montigny, en Seine-et-Marne. »

Tout cela est rigoureusement exact et susceptible d'être contrôlé par quiconque.

— « Maître, demandons-nous ensuite, pourriez-vous nous composer, uniquement pour nous, quelques vers que nous conserverons jalousement et précieusement ? »

— « Je le puis. Donnez-moi un crayon, du papier..., et une chaise (*sic*). »

— « Une chaise ? — C'est sérieux, ce que vous dites ? »

— « Très sérieux. Placez-la devant la table. »

Cinq minutes après nous apercevions, fortement tracés sur le papier, ce vers et demi :

> **Enfants, sachez-le bien, amour et charité**
> **Devront dans votre vie................**

Nous attendons, nous attendons encore : le second vers ne se termine point. Le grand manieur de rimes aurait-il donc faibli dans l'autre monde ?...

Je veux arrêter là le récit tout simple et tout franc de nos expériences. Les faits cités sont assez nombreux et assez bizarres pour qu'il soit inutile d'en continuer l'énumération qui, à la longue, deviendrait fastidieuse.

J'ai raconté, sans soutenir une thèse quelconque, ce que des « profanes » ont obtenu et vu. A nos amis, les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*, de conclure et de dire si tous les faits que j'ai cités ne viennent pas confirmer en tous points les théories que notre directeur, M. Gaston Mery, a toujours soutenues dans cette revue.

RENÉ LE BON.

LES EXPÉRIENCES SPIRITES

DE VICTOR HUGO

Au moment où le pays tout entier s'occupe du poète incomparable que fut Victor Hugo, nous croyons intéressant de reproduire l'article suivant paru dans les *Annales politiques et littéraires*, en date du 7 mai 1899, sous la signature de M. Camille Flammarion.

Dans l'automne de l'année 1853, Mme de Girardin vint passer dix jours chez Victor Hugo, à Jersey.

Etait-ce sa mort prochaine qui l'avait tournée vers la vie extraterrestre ? Elle était très préoccupée des

tables parlantes. Elle y croyait fermement et passait ses soirées à évoquer les morts. Sa préoccupation se reflétait à son insu jusque dans son travail ; le sujet de *La Joie fait peur*, n'est-ce pas un mort qui revient ?

« Elle voulait absolument qu'on crût avec elle, écrit Auguste Vacquerie. Le jour même de son arrivée, on eut de la peine à lui faire attendre la fin du dîner ; elle se leva dès le dessert et entraîna un des convives dans le parloir, où ils tourmentèrent une table qui resta muette. Elle rejeta la faute sur la table dont la forme carrée contrariait le fluide. Le lendemain, elle alla acheter elle-même, dans un magasin de jouets d'enfants, une petite table ronde à un seul pied terminé par trois griffes, qu'elle mit sur la grande et qui ne s'anima pas plus que la grande. Elle ne se découragea pas et dit que les esprits n'étaient pas des chevaux de fiacre qui attendaient patiemment le bourgeois, mais des êtres libres et volontaires qui ne venaient qu'à leur heure. Le lendemain, même expérience et même silence. Elle s'obstina, la table s'entêta. Ces insuccès répétés ne l'ébranlèrent pas ; elle resta calme, confiante, souriante, indulgente à l'incrédulité ; l'avant-veille de son départ, elle nous pria de lui accorder, pour son adieu, une dernière tentative. Je n'avais pas assisté aux tentatives précédentes ; je ne croyais pas au phénomène, et je ne voulais pas y croire. Je ne suis pas de ceux qui font mauvais visage aux nouveautés ; mais celle-là prenait mal son temps et détournait Paris de pensées que je trouvais au moins plus urgentes. J'avais donc protesté par mon abstention. Cette fois, je ne pus pas refuser de venir à la dernière épreuve ; mais j'y vins avec la ferme résolution de ne croire que ce qui serait trop prouvé.

« Mme de Girardin et un des assistants, continue M. Vacquerie, mirent leurs mains sur la petite table. Pendant un quart d'heure, rien ; mais nous avions promis d'être patients ; cinq minutes après on entendit un léger craquement du bois ; ce pouvait être l'effet d'une pression involontaire des mains fatiguées ; mais bientôt ce craquement se répéta, et puis ce fut une sorte de tressaillement électrique, puis une agitation fébrile. Tout à coup, une des griffes du pied se souleva. Mme de Girardin dit :

« — Y a-t-il quelqu'un ? S'il y a quelqu'un et qu'il veuille nous parler, qu'il frappe un coup.

« La griffe retomba avec un bruit sec.

« — Il y a quelqu'un ! s'écria Mme de Girardin. Faites vos questions.

« On fit des questions, et la table répondit. »

Le départ de Mme de Girardin ne ralentit pas les expériences de Jersey.

Le mode de communication resta le même procédé primitif qui, simplifié par l'habitude et par quelques abréviations convenues, eut bientôt toute la rapidité désirable. On causait couramment avec la table ; le bruit de la mer se mêlait à ces dialogues, dont le mystère s'augmentait de l'hiver, de la nuit, de la tempête, de l'isolement. Ce n'était plus des mots que répondait la table, mais des phrases et des pages.

L'histoire de ces expériences a été racontée tout au long par Auguste Vacquerie, dont le frère, comme on s'en souvient, était mort si dramatiquement, avec sa jeune femme, la fille de Victor Hugo, noyés dans la Seine entre Caudebec et Villequier. Il crut, pendant quelque temps, aux esprits des tables, puis cessa d'y croire. Les cahiers dont il vient de parler existent toujours. Ils n'ont jamais été imprimés. Je les ai eus ces jours derniers entre les mains ; ils sont en possession de M. Paul Meurice, qui a bien voulu me les communiquer. Il a assisté lui-même à quelques-unes de ces expériences et a l'intention de les publier un jour.

Ces séances ont commencé au mois de septembre 1853 et ont été continuées jusqu'au mois de juillet 1855 ; elles ont duré près de deux ans. Les expérimentateurs habituels étaient : Victor Hugo, Mme Victor Hugo, leurs fils Charles et François, Auguste Vacquerie, Théophile Guérin, Jules Allix, Mlle Allix, sa sœur, et quelques exilés de passage dans l'hospitalière demeure du poète. Victor Hugo m'en a personnellement entretenu plusieurs fois à Paris, quelques années avant sa mort : il n'avait pas cessé de croire à des manifestations d'esprits. Elles forment trois énormes cahiers, presqu'entièrement écrits de la main de Victor Hugo, comme secrétaire des séances.

Voici comment les choses se passaient :

Mme Victor Hugo et son fils François étaient presque toujours à la table ; Vacquerie et quelques autres alternativement ; Hugo presque jamais, car il remplissait le rôle de *secrétaire*, écrivait à une autre table, m'assure M. Paul Meurice, sur ces feuillets qui ont été conservés, les dictées de la table. Celle-ci frappait du pied, tout simplement, et l'on nommait les lettres à chaque coup : A. B. C. D. comme Vacquerie vient de le dire.

En général, elle annonçait la présence de poètes et d'auteurs dramatiques, principalement Molière, Eschyle, Shakespeare, le Dante, Camoëns, et d'autres personnages, tels que Galilée, Alexandre-le-Grand, etc.

Mais la plupart du temps, lorsqu'ils s'étaient annoncés et qu'on les interrogeait sur une question quelconque, ce n'étaient pas eux qui répondaient : à la

place du nom qu'on attendait, la table frappait celui d'un être imaginaire, n'ayant jamais existé, tel, par exemple, que l'*Idée*, ou celui-ci, qui revient très souvent, l'*Ombre du Sépulcre*.

Galilée a pourtant signé des pages vraiment belles sur l'astronomie. Il y a, notamment, une sorte de trilogie en trois chapitres, dont le dernier est d'une élévation, d'une noblesse, d'une grandeur et d'une transcendance sublimes. On y admire entre autres, cette affirmation : « Tous les milliards de mondes, tous les milliards de siècles additionnés font 1 ; LE TOTAL DE TOUT, C'EST L'UNITÉ !

Ce dernier chapitre est signé aussi l'*Ombre du Sépulcre*.

Un jour, les *esprits*, qui répondaient souvent en vers aux questions posées, demandèrent qu'on les interrogeât également en vers. Victor Hugo déclara qu'il ne savait pas improviser de la sorte, et demanda de remettre la séance au lendemain. Dans l'intervalle, il prépara deux questions : l'une de simple curiosité, dit-il, l'autre plus grave. Le lendemain, Molière ayant dicté son nom, l'auteur de la *Légende des Siècles* lui dit :

Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe?
Louis Quatorze au ciel n'est-il pas ton valet?
François Premier est-il le fou de Triboulet,
Et Crésus le laquais d'Esope?

Molière, ainsi interrogé, ne répond pas.

— Qui donc est là?

— L'Ombre du sépulcre!

Et celle-ci, dégagée de tout sentiment d'admiration pour le poète, lui répliquant sur le ton d'un maître d'école à un écolier, lui répond :

Le Ciel ne punit pas par de telles grimaces,
Et ne travestit pas en fou François Premier.
L'Enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses,
Dont le noir Châtiment serait le costumier.

Un peu décontenancé de la familiarité de la leçon, Victor Hugo prend sa seconde question, adressée également à Molière, sur la présence duquel il semble compter :

— Molière est là, dit-il, il a donné son nom tout à l'heure, mais n'a pas voulu répondre. Molière ! C'est toi que j'interroge.

Et voici les très beaux vers qu'il prononce devant l'invisible :

VICTOR HUGO A MOLIÈRE

Toi qui, du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui, près d'Othello, sculptas le sombre Alceste,
Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière !
Ta visite splendide honore ma maison.
Me tendras-tu là-haut ta main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon,
Je vois sans peur la tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes !

On attend. Molière ne répond pas. C'est encore l'*Ombre du Sépulcre*, et, vraiment, nul ne peut lire cette réponse sans être frappé de son ironique grandeur :

L'OMBRE DU SÉPULCRE A VICTOR HUGO

Esprit qui veut savoir le secret des ténèbres,
Et qui, tenant en main le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres,
Crocheter l'immense flambeau!

Rentre dans ton silence, et souffle tes chandelles!
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors :
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par dessus l'épaule des morts.

La leçon était dure. Il paraît que Victor Hugo jeta là son cahier, se leva furieux et quitta la salle, indigné de la conduite des esprits à son égard. L'illustre maître n'avait jamais été traité avec une hauteur aussi cavalière.

Ces communications, dictées par la table de Jersey, sont véritablement d'une grande élévation de pensée et d'une belle langue. L'auteur des *Contemplations* a toujours cru qu'il y avait là un être extérieur indépendant de lui, parfois même hostile, discutant avec lui et le rivant à sa place. On ne peut cependant, en parcourant ces trois cahiers, se défendre de l'idée que c'est là « du Victor Hugo ».

C'est du Victor Hugo que l'on entend, parfois même du Victor Hugo sublime.

On ne peut accuser un seul instant ni Victor Hugo, ni Vacquerie, ni aucun des assistants d'avoir triché, d'avoir consciemment créé des phrases pour les reproduire par le mouvement de la table. Une telle hypothèse doit être éliminée sans discussion.

Il ne reste en présence que deux hypothèses : ou un dédoublement inconscient de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, d'un ou plusieurs des assistants ; ou la présence d'un esprit indépendant.

L'examen attentif, loyal, sincère, impartial, purement scientifique, de ces communications, me fait pencher du côté de la première hypothèse : du dédoublement de l'esprit de Victor Hugo, de Vacquerie, de François-Victor Hugo, de Mme Hugo, etc.

Dans la plupart des cas, d'ailleurs (il y a de rares exceptions), les communications des tables se présentent comme des reflets de la pensée de l'un ou de plusieurs des assistants, et leur valeur scientifique,

philosophique, morale, est en rapport avec celles des opérateurs.

Dans un cercle catholique, dans un cercle protestant, dans un cercle de poètes, de philologues, d'historiens, elles correspondent aux idées, aux convictions, aux impressions dominantes. La plupart du temps, les dictées se composent de lieux communs, de banalités, et c'est dans la règle. Dans les réponses obtenues au cercle de la rue de Beaune, par Eugène Nus et ses compagnons, ce sont les doctrines phalanstériennes qui se manifestent. A Jersey, l'esprit qui parle, la voix du sépulcre, s'exprime en vers, s'élève à des hauteurs transcendantes, c'est du Victor Hugo, et même parfois, disons-nous, du Victor Hugo sublime.

Il y a, dans ces expériences, une sorte d'extériorisation de la pensée. Ici, c'est le poète de l'Océan, le penseur de l'Infini qui se répond à lui-même. Les choses se passent comme si notre âme pouvait sortir de nous, s'extérioser de notre cerveau, se mettre en face de nous, ainsi que dans les rêves, et cela d'une manière inconsciente, sans que nous nous en rendions compte, et causer avec nous, comme si elle se dédoublait, comme si nous pouvions avoir deux âmes. Et mieux encore, cette âme secondaire peut être en contradiction avec la nôtre, discuter, comme dans les rêves encore. Mais, à l'opposé des rêves, elle est raisonnable, non incohérente. Nous avons vu qu'un jour, la réponse de la table à Victor Hugo le *colla* si vertement qu'il s'en alla vexé et furieux, quittant la salle avec dédain. Combat de deux grands esprits, combat de Jacob avec l'ange, combat du poète avec son image amplifiée !...

CAMILLE FLAMMARION.

Les Voyantes et les Elections

Chez Mme Ida

J'ai raconté dans l'*Echo du Merveilleux*, en date du 15 février dernier, la visite que je fis à une voyante-somnambule des plus intéressantes, encore que peu connue. Elle m'avait fourni, sur les prochaines élections législatives, certains détails assez précis pour me donner l'envie de poser une seconde fois les mêmes questions, afin de constater si concordantes seraient les réponses.

Je suis donc retourné chez Mme Ida. Je l'ai retrouvée aussi accueillante, aussi affable qu'il y a un mois.

Je lui explique le but, tout intéressé, du reste, de ma visite. C'est de la meilleure grâce du monde qu'elle consentà me donner une consultation sur le sujet qui m'intéresse.

« Vous êtes un ami pour nous, maintenant, me dit-elle en souriant, je suis trop heureuse de vous être agréable. »

Elle évoque aussitôt les « bons esprits » que nous entendons dans la table, dans les fauteuils, partout, frapper de petits coups discrets et faire craquer le bois, Mme Ida obtient l'incarnation désirée.

— « C'est un curé que nous avons beaucoup connu avant sa mort », me dit le mari de Mme Ida qui assiste à notre séance.

Et aussitôt, par la bouche du médium qui, comme je l'ai dit dans mon premier article, et comme je tiens à le répéter, est absolument illettré, absolument sans culture intellectuelle, l' « esprit » me fait un véritable discours, châtié dans la forme et même éloquent, sur la situation politique du pays, sur la crise sociale, etc.

— « Tu veux savoir, me dit il, dans quel sens tourneront les élections ? Sache donc qu'elles donneront à la France le même Parlement, à quelque chose près. C'est le dessein de Dieu ! Mais ne craignez rien, vous tous qui travaillez pour le bonheur de votre patrie, vous triompherez bientôt. La voie que vous suivez est bonne et les mauvaises élections seront un mal pour un bien. Les timorés se révolteront et les révoltés se soumettront. Tous sentiront qu'il est besoin d'un Maître : ce Maître viendra ! Il viendra bientôt !... »

— « Avant ou après les élections ? »

— « Après... »

— « Et qui sera ce maître ? »

— « .... Je puis te le dire, mais tu ne le répèteras point. Dieu permet que je soulève pour toi un coin du voile qui cache l'Avenir aux humains ; si j'en soulevais trop, je pécherais... »

Et l' « esprit » me donne alors le nom du futur roi ou empereur des Français ; fidèle à ma promesse, je ne précise pas. — C'est une prédiction à enregistrer. Nous verrons bien si elle se réalise.

Après une dissertation vraiment élevée sur la République telle qu'elle est et la République telle qu'elle devrait être, j'obtiens des réponses intéressantes sur la guerre du Transvaal.

— « Les Anglais souffrent dans leur orgueil, mais ils souffriront encore bien plus dans la suite. Dieu ne veut pas que les Boërs périssent : il enverra un homme qui les sauvera.

Je vois, du reste, une guerre européenne, qui contribuera à leur délivrance. »

— « La France sera-t-elle au nombre des nations belligérantes ? »

— « Oui, et malgré le nombre effrayant des enfants qu'elle perdra, elle subira une secousse salutaire qui la sauvera de l'anarchie vers où elle semble se diriger. C'est Napoléon Ier qui conduira nos armées à la victoire, et je les vois victorieuses dans les plaines de la Champagne...

« C'est tout, je te quitte... »

Mme Ida est secouée par un léger tremblement nerveux. Elle ouvre les yeux, s'étire, un peu lasse : la consultation est terminée.

Et tandis qu'elle me reconduit, je lui demande si, depuis ma dernière visite, elle a obtenu des résultats intéressants.

— « Certainement, Monsieur, et même une guérison. Une de mes amies, Mlle E. A., avait eu les ligaments du coude complètement tordus à la suite d'une chute assez grave. Son bras était resté ankylosé depuis cet accident qui remonte à trois mois. Elle ne pouvait s'en servir, tout le monde peut vous le dire. La meilleure preuve, du reste, c'est que le médecin qui la soignait à l'hôpital avait affirmé que l'opération était nécessaire. Mlle E. A. est venue me trouver. Elle a consulté l'esprit en moi incarné. Il lui a donné la composition de certaine pommade et la manière de s'en servir : après trois applications, elle était complètement guérie. Maintenant elle se sert de son bras comme avant son accident

Et tenez, ajoute Mme Ida, dans un autre ordre de faits... Une dame vient, l'autre jour, me trouver toute éplorée, certaine d'avoir été dépouillée de sa montre et de sa chaîne en descendant d'un train et me suppliant de lui faire retrouver son voleur. Je lui ai, paraît-il, dit en sommeil somnambulique qu'elle n'avait pas été dérobée, mais qu'elle avait perdu ses bijoux dans la voiture qui l'avait conduite du village de Mormant, en Seine-et-Oise, à la gare de ce pays. Elle écrivit au voiturier, et, deux jours après, elle rentrait en possession de son bien... »

Je prends congé sur ces mots de Mme Ida, dont je suis loin de partager les croyances spirites, mais dont les facultés m'ont paru tout à fait dignes d'être étudiées de près.

R. L.

Chez Mlle Gratien-Clavel

Nous donnerons dans notre prochain numéro d'autres prédictions des voyantes au sujet des élections. Voici, en attendant, l'intéressante lettre adressée à notre confrère Ménalque, du *Nouvelliste de la Sarthe* :

J'ai reçu récemment communication d'une prophétie dont je crois devoir vous signaler les principaux passages.

Cet oracle émane d'une « voyante », Mlle Gratien-Clavel, qui professe de vifs sentiments religieux. Je vous soumets ces pronostics, — tels qu'ils me sont transmis. La lettre est datée du 11 janvier. Mlle Gratien-Clavel prévoit des mouvements populaires et même des émeutes avant les élections.

« Les élections — continue la Voyante — ne seront pas complètement générales (?). Plusieurs citoyens qui ne sont pas en ce moment au pouvoir y parviendront et remplaceront ceux qui auront été renversés. Il y en a *trois* qui seront bons pour le peuple et pour la prospérité de notre patrie.

« Un des proscrits, Déroulède, est appelé à remplir un grand rôle. Son élection pourra être retardée, mais elle se fera plus tard. Le retour de Déroulède est prochain ; il sera acclamé par son parti.

« La destinée de M. Waldeck-Rousseau est d'être écarté du pouvoir, — il peut se produire un retard, mais le renversement est certain.

« Tout sera transformé avec le temps. Il y a apparence d'élections vers 1903 (?). Ces élections seront favorables au culte catholique.

« Le grand Crucifié a porté la couronne d'épines... notre Religion a eu à souffrir certaines persécutions. Ceux que l'on froisse en ce moment et que l'on abaisse vont être bientôt élevés. Le ministère de l'avenir — surtout certains autres, — fera respecter le budget des cultes. On rétablira de nouvelles congrégations ; on accordera des privilèges refusés.

« Un schisme aura lieu — mais un schisme plutôt latent et qui n'aura pas de suite.

« Un certain nombre de républicains conspireront avec le prince Victor, — mais le complot n'aboutira pas. »

La Voyante prévoit que la France s'engagera dans des guerres « vers l'Orient, — guerres continentales. » « Elle ne sera pas seule, elle aura pour alliées plusieurs nations. Elle fera cesser certains actes cruels — surtout en Pologne qui, dans quelques années, sera débarrassée du joug germanique. Dans cette lutte, à laquelle participeront plusieurs puissances, l'Autriche prendra le parti de la Pologne, et la France, victorieuse, recevra, comme prix de son triomphe, une province.

« L'Angleterre sera moins favorisée : elle penche vers la ruine.

« Mais, avant que tous ces événements se produisent, la persécution va sévir contre le clergé, — persécution impitoyable. »

Encore un mot : d'ici peu de temps, Mlle Gratien-Clavel pronostique la découverte d'un complot de trahison dont des espions allemands seront les fauteurs. « Pendant que l'Allemagne essaiera de surprendre les secrets de notre armée de terre, l'Angleterre tentera, de son côté, de connaître les mystères de nos sous-marins. Son espionnage s'exercera surtout vers Brest, Cherbourg, Toulon et dans le Nord de la France. Mais ses manœuvres échoueront. »

MÉNALQUE.

PHYSIOGNOMONIE

TÊTES COURONNÉES

EDOUARD VII

XII

Un instinctif-spéculatif, avec prédominance du tempérament sanguin : voilà Edouard VII, roi d'Angleterre.

Par la coupe générale, son visage tient de la nature chevaline. Mais le nez a quelque chose du bec d'aigle, tandis que le cou rappelle celui du taureau.

Ce cou, de galbe assez net, mais plein et gras, puis, tout le derrière de la tête, fort proéminent, révèlent de vives inclinations aux plaisirs sensuels, quels qu'ils soient.



La partie supérieure crânienne, contournée, fuyante et sans reliefs, annonce l'homme de mœurs gaies, un peu frivoles, l'homme dépourvu de volonté, d'empire sur soi-même et d'esprit d'initiative.

Chez un tel être, quand le désir parle, on peut être certain à l'avance qu'il aura le dernier mot, quoi qu'on fasse.

Le front, assez grand, est trop arrondi, trop incliné en arrière, trop étroit vers les tempes. Avec un front de ce genre, on est bienveillant, affable, enjoué, serviable, généreux jusqu'à la prodigalité, de manières distinguées, d'extérieur élégant, bon vivant en un mot. On peut être parfait gentleman et grand seigneur accompli, mais, en vérité, on manque légèrement des qualités nécessaires à un conducteur de peuples soucieux de sa mission...

Nulle idée primesautière et hardie, nulle pensée violente, aventureuse, nulle conception hautement philosophique, ne se promènera jamais sous une voûte aussi béatement plane et arrondie.

Lorsqu'on a la tête de telle façon bâtie, on jouit toujours d'une grande quiétude de conscience, ce qui, après tout, vaut bien quelque chose. On ne se fatigue pas à poursuivre la recherche de ce qui semble trop ardu à pénétrer, et l'on se contente d'oublier la possibilité d'une autre vie en vivant le plus joyeusement possible dans celle-ci... On peut tenir pour certain que le roi d'Angleterre, lequel s'intitule « protecteur de la Foi », abandonnerait volontiers sa part de paradis pour une sérieuse victoire — mais une vraie — de lord Kitchener.

Les sourcils, plutôt épais et fermes à l'origine, fléchissent malheureusement vers l'angle externe de l'œil, et cela dénote une réelle énergie pour commencer l'exécution d'une entreprise, mais cette énergie ne sait se soutenir. En toute chose, Edouard apporte suffisamment de bonne volonté et même une activité relative, mais pour peu que cela dure, il en a vite assez... Les yeux, le nez et la bouche composent ce qu'il y a de plus harmonieux dans sa physionomie.

Les yeux, grands, bien fendus, sont pleins de franchise et d'indulgence. Le regard en est pénétrant, inquisiteur et quelque peu hautain. Le nez, proéminent, courbé et fort, à narines finement dessinées, serait véritablement superbe, s'il était un tant soit peu plus grand. Il indique une intelligence éveillée, claire, curieuse, mais qui s'arrête trop à la surface des choses et se laisse facilement dominer par les individus ou les circonstances. Si ce nez eût été légèrement plus long, le roi d'Angleterre se fût montré dominateur, impétueux, tenace, capable de hautes pensées et, peut-être, de grandes actions...

La bouche, aux lèvres presque égales, est plutôt belle. Son unique défaut est de rester perpétuellement entr'ouverte. Ceux qui possèdent pareille bouche sont très doués pour l'esprit de saillie, l'ironie doucement moqueuse, le sarcasme poli et aussi pour l'indifférence en matière sentimentale. Ce n'est pas qu'une telle bouche dise l'impuissance d'aimer avec le cœur, non, mais, sous ce rapport, elle dénonce des mœurs étonnamment voyageuses, et l'irrésistible désir de goûter à tous les fruits, permis ou défendus. Elle révèle également une gourmandise raffinée, du penchant à la paresse et au spleen.

Les pommettes peu saillantes, mais terminées de façon pointue, laissent deviner de fréquents accès d'irritabilité, des crises de subite colère. Le maxillaire presque nul, le menton aigu, disent de la finesse,

mais confirment l'absence d'une ferme volonté. Les oreilles, moyennes et bien attachées, sont fort belles. Les traits généraux du visage, un peu gros sans doute, sont cependant purs de lignes et très affinés. Malgré le cachet imprimé sur cette figure par la tyrannie des instincts vitaux, ces particularités affirment visiblement l'homme de grande race.

Le haut des joues assez creusé, les mille et une petites rides encerclant les yeux et sillonnant les tempes aussi bien que le front, révèlent une extrême fatigue de tout le système nerveux, un mauvais état de l'estomac et des principaux viscères.

Edouard VII, de par sa complexion, d'ailleurs, est sujet aux inflammations intestinales, à la dyspepsie, aux maladies de cœur, du foie, aux attaques apoplectiques et aux congestions rachidiennes, puis aussi à la goutte.

La physionomie du roi attire peu les gens malintentionnés, et les attentats qui pourraient être dirigés contre sa personne ne sont guère redoutables. Il peut davantage craindre les accidents de voiture ou autres. Ce prince aurait pu aller jusqu'à soixante-quinze ans, mais, par sa faute, il a considérablement avancé la fin de ses jours.

Cet homme, né bon et serviable, pas ambitieux, nullement agressif, eût fait, comme roi, les délices d'une nation paisible, car jamais ne lui viendrait à l'esprit le désir de tracasser personne.

Mais, sur le trône britannique et dans les circonstances actuelles, il ne doit pas précisément se trouver à la fête...

GÉNIA LIOUBOW.

Deux lettres sur le Merveilleux

LE PEINTRE ALBERT BESNARD. — LE POÈTE JEAN RAMEAU

Nous lisons dans le *Matin* :

Les confessions des hautes personnalités sont pleines d'enseignements et de force. On les écoute avec respect. Le tort de la plupart des dépositions d'après lesquelles récemment on a voulu former la télépathie, c'est-à-dire la science des pressentiments, c'est qu'elles restent anonymes le plus souvent et que nous ne savons guère l'état mental de celui ou de celle qui nous les communique. Et cependant, la télépathie est d'une importance capitale. Il y a intérêt pour tous à ce qu'elle devienne une science réellement. Ses connaissances ne tendraient rien moins qu'à prouver la réalité de notre âme et la possibilité qu'elle a, dès cette vie, de franchir la prison de nos organes.

Aussi ai-je reçu avec une véritable joie le document suivant, signé par le peintre illustre qui est mon ami, Albert Besnard.

M. Albert Besnard, qui est peut-être le plus grand et, à coup sûr, le plus original et le plus puissant des peintres modernes, dispose d'un cerveau avide de tout connaître. Celui à qui nous devons les fresques de l'Ecole de pharmacie, aussi bien que les fresques de la petite église de Berthe, sait aussi bien goûter la science que le mystère pour en faire de la couleur et de la beauté. Comme tous les Intelligents, il fut tenté par le spiritualisme, dont il suivait, à Londres, certaines séances avec Mme Besnard. Aussi, comme cet autre peintre, James Tissot, peignit les fantômes matérialisés par le médium Eglinton, M. Besnard a su, à l'occasion, dessiner de délicieux fantômes.

Voici la lettre que je reçois de lui :

Paris, 20 octobre 1901.

Mon cher Bois,

Je lis avec le plus vif intérêt votre enquête, et je vois qu'il n'est que temps de vous raconter l'histoire que je vous ai promise. Je l'ai entendue bien souvent dans mon enfance ; elle est, par conséquent, déjà fort lointaine, et je crois bien que, dans nos conversations, je l'aurais oubliée. Voici donc ce que m'a raconté M. B..., en qui je ne puis avoir que la plus grande foi, puisqu'il a été le témoin oculaire du fait dont je vais parler.

C'était le 13 juillet 1842 (cette précision ne m'est pas personnelle, car heureusement pour mon présent, je n'étais pas encore de ce monde). Mme B... était mourante de je ne sais quelle maladie rapide, et d'autant plus mourante que, comme vous le savez, à ces époques reculées, on soignait encore par la diète. La pauvre malade, une jeune femme, n'avait donc pas mangé depuis presque le début de son mal, c'est-à-dire, je suppose, quatre ou cinq jours. Elle avait auprès d'elle son mari et une garde. Il était deux heures. Depuis midi, elle sommeillait comme sommeillent les mourants, lorsque tout d'un coup elle se réveille en sursaut, se dresse sur son séant et s'écrie, haletante d'effroi : — O mon Dieu, quel malheur ! Le duc d'Orléans vient de se tuer. — Sans prononcer un mot de plus, elle retombe en arrière sur son oreiller où la reprend son sommeil comateux. Notez que par crainte de la contagion, car je crois bien qu'il s'agissait du choléra qui, paraît-il, depuis 1832, faisait de fréquentes apparitions, depuis le début de sa maladie, on n'avait admis personne auprès d'elle. Sa garde qui la veillait ne l'avait pas quittée depuis la nuit dernière, par conséquent, aucun bruit de la rue n'avait pu parvenir jusqu'à elle.

Saisis de stupeur par la sonnerie brusque de ces paroles dans le silence et la solitude de cette chambre close, M. B... et la garde-malade se demandaient, en voyant ce corps redevenu inerte, si la fatigue d'une nuit de veille ne les avait pas illusionnés, lorsque le médecin, entrant à trois heures pour sa visite quotidienne, leur dit : « Vous ne savez pas la nouvelle ? Le duc d'Orléans vient de se tuer à Neuilly sur la route

de la Révolte. Son cheval, son cabriolet, etc., etc. » Suivait le récit de la mort du fils aîné de Louis-Philippe. M. B... ne put que répondre au médecin : « Docteur, il y a une heure que nous le savons. » Et se tournant vers le lit où la malade, revenue à son assoupissement mortel, semblait être désormais incapable d'un geste, il ajouta : « C'est elle qui nous l'a appris. »

Voilà, mon cher Bois, l'histoire que je vous avais promise. M. B... est Jean Brémon, mon vieux maître de peinture; cette jeune femme qui mourut le lendemain de son mal était la sienne, et le médecin qui la soignait se nommait Vidal et ne vécut pas sans quelque notoriété.

J'espère que mon récit est clair et qu'il pourra servir à prouver l'improbable.

Amicalement à vous.

A. Besnard.

***

« Les déceptions d'un croyant ou les doutes d'un idéaliste », tel pourrait être le titre de la jolie missive que m'a adressée M. Jean Rameau. Celui-ci, qui est, si j'ose le dire, un poète à tous crins, n'est arrivé à certain scepticisme que par suite des circonstances. C'est qu'il a fréquenté de près, pendant plusieurs années, les théosophes et les médiums. Il n'y a rien qui vous dégoûte plus de l'au-delà que de fréquenter ceux qui en font métier. M. Jean Rameau perdit, à ce contact, le velouté de sa première foi ; s'il a renoncé aux rêves du spiritisme, il s'est rabattu sur les pressentiments auxquels il croit. Son évolution est « représentative ». La plupart des chercheurs consciencieux ont dû abandonner aux sectaires ou aux charlatans les croyances exagérées aux manifestations improbables des esprits des morts pour passer à l'étude de l'âme, plus authentique, des vivants. Il y a en elle plus de forces mystérieuses et admirables qu'on ne le croit.

Comme je vous envie, mon cher Jules Bois, de dévoiler ainsi un coin du mystère, d'essayer de nous faire voir un peu plus loin, un peu plus haut que ne peuvent porter nos pauvres yeux de boue ! Moi aussi, naguère, je me jetai avec passion dans l'inconnu. Vous avez bien voulu me rappeler, l'autre soir, ces années pas très lointaines où je collaborais au *Lotus*, où j'écrivais des poèmes pour les revues théosophiques. Oui, j'avoue, pendant deux ou trois ans, la science divine m'a obsédé ; j'avoue aussi, non sans tristesse, que je me suis un peu détourné de ces nobles études. Peut-être les Mages qu'il m'était donné de voir, les esprits désincarnés qui voulaient bien se révéler à moi en de solennelles pénombres, furent-ils cause de mon découragement et de mon brusque arrêt en cette voie.

J'ai eu, en effet, quelques déceptions parmi eux. Ainsi, je me souviens d'une séance où l'on évoquait les esprits dans une pièce obscure. Nous étions une douzaine de jeunes gens. Dans le nombre il y avait un artilleur qui s'était débarrassé de son sabre et l'avait posé sur un canapé avant de procéder avec nous à l'évocation. Or, tout à coup, cet artilleur prit un air inspiré, s'empara de son sabre et bondit vers nous en dégaînant. Il paraît qu'un esprit venait de descendre en lui ; malheureusement, c'était l'esprit de Lacenaire.

Une déception d'un autre genre m'était réservée quelques jours plus tard. Un de mes camarades, qui avait une céleste fiancée, reçut de celle-ci un apport de fleurs accompagnées d'une poésie fort tendre, toute cliquetante d'étoiles et parfumée de roses de l'au-delà. On voulut bien me demander ce que je pensais de cette poésie. Je déclarai qu'elle me paraissait fort belle et tout à fait digne de ses origines éthérées, et j'engageai mes amis les théosophes à la publier dans leur Revue. Ils la publièrent. Huit jours après, le directeur de la Revue reçut une réclamation d'Armand Silvestre : le poème de la céleste fiancée était de lui !

Qu'est-ce que cela prouve ? direz-vous peut-être. Hélas ! rien. Qu'il y a de mauvais plaisants partout ? Il n'est pas besoin de raconter ces petites histoires pour qu'on en soit convaincu.

Quant à moi, je suis toujours persuadé que la science officielle est encore très jeune et qu'elle ne connaît pas la millième partie de ce que nos descendants connaîtront un jour, de ce que l'on connaît peut-être déjà sur des planètes plus mûres, en des régions plus rapprochées de la lumière. Je me garderai donc bien de nier quoi que ce soit. Le surnaturel d'aujourd'hui peut très bien être le naturel de demain.

Si personnellement je n'ai ni phénomènes de double vue, ni de révélations télépathiques à mon actif, je possède un ami digne de foi en qui j'ai confiance comme en moi-même et qui m'a raconté le fait suivant : pendant quelques années, il fut aimé d'une jeune femme très mystique pour qui la télépathie ne faisait aucun doute. Mon ami était incrédule. La jeune femme jura qu'elle le convertirait et, pour cela, elle promit de se révéler à lui de temps en temps, quand ils seraient séparés. Elle ferait sentir sa présence par son souffle très léger qui lui frôlerait le front. Or, mon ami, qui paraît rebelle à toute suggestion, assure qu'il a senti, en effet, ce souffle troublant aux heures où la jeune femme pensait intensément à lui, à deux cents lieues de l'endroit où elle se trouvait.

Je vous ai déjà dit que, personnellement, je n'avais jamais été l'objet d'une communication télépathique. Il y a pourtant une chose qui m'émeut : chaque fois que je pense violemment, et sans raison plausible, à une personne perdue depuis longtemps de vue et de souvenir, je suis à peu près sûr que cette personne est en train de m'écrire en ce moment même. En effet, vingt-quatre heures après, je reçois généralement une lettre d'elle. J'ai fait cette remarque plus de vingt fois et elle me laisse toujours rêveur.

Recevez, mon cher Jules Bois, une bien affectueuse poignée de main.

Jean Rameau.

M. Jean Rameau a beau avoir été déçu par des farceurs il n'en reste pas moins, en bon poète, fidèle au mystère. Il admet, d'accord avec les néo-platoni-

ciens, l'évolution des âmes en des mondes meilleurs ; il n'est plus spirite, mais, comme Camille Flammarion, il demeure spiritualiste De plus, il croit au souffle télépathique de la petite amie, sans doute parce qu'il le confond avec le souffle de la muse. Le miracle de l'inspiration est tout près du miracle de l'amour.

JULES BOIS.

AU PAYS DU CURÉ D'ARS

A PROPOS DE SA PROCHAINE BÉATIFICATION

Ars, le 18 février.

Il y a quarante-trois ans que l'abbé Vianney s'est éteint doucement dans son modeste presbytère d'Ars, laissant une merveilleuse réputation de sainteté que les années n'ont pu ternir et qui, au contraire, ne fait que grandir depuis le jour où cette âme illuminée d'un reflet divin s'est envolée vers les régions éternelles. Chaque année, des milliers de pèlerins accourent à Ars et viennent s'agenouiller sur la tombe du prêtre qui, sa vie durant, pratiqua au degré héroïque toutes les vertus chrétiennes, de l'humble desservant de village qui donna à ses paroissiens, aux nombreux étrangers qui venaient lui demander sa bénédiction, un exemple émouvant de pauvreté, d'humilité et d'abnégation.

C'est de ce village, devenu célèbre dans le monde entier, que j'écris ces lignes. J'ai voulu recueillir de la bouche des vieux habitants d'Ars quelques souvenirs sur leur vénérable pasteur. Visiteur ému, j'ai pénétré dans la petite maison de paysan qui servait de presbytère au futur béatifié et dont les portes m'ont été obligeamment ouvertes par M. l'abbé Convert, le curé actuel d'Ars. J'ai vu le confessionnal où le saint prêtre restait enfermé quinze heures par jour, le pauvre mobilier qui garnissait sa chambre à coucher, le lit, ou plutôt le grabat, où il exhala son dernier souffle.

***

Ars est une petite localité du département de l'Ain, entre Villefranche et Lyon. Le village somnole dans la pluie et la neige qui tombent tour à tour. Depuis quinze jours, le service des diligences entre Villefranche et Ars est arrêté, à cause du mauvais temps et des chemins détrempés.

C'est avec beaucoup de peine que j'ai pu trouver une voiture qui m'a conduit ici. La Saône a débordé, et à perte de vue ce ne sont que des champs inondés et des arbres qui ont l'air d'agiter désespérément leurs branches dénudées pour clamer au secours. Des rafales de neige balayent l'horizon gris. Le froid est intense. Je grelotte sous l'épaisse couverture qui m'enveloppe de la tête aux pieds.

Enfin, après un petit voyage d'une heure et demie, nous arrivons à l'entrée du village, devant la statue en bronze de sainte Philomène, celle que le bon curé d'Ars appelait avec attendrissement sa « chère petite sainte ». Personne au dehors ; tous ces braves gens restent calfeutrés chez eux. Les maisons ont un aspect presque cossu. Le pays est dans une situation très prospère en raison de l'affluence des étrangers. Il vient ici chaque année environ quinze mille pèlerins, dont beaucoup de Belges, d'Allemands, d'Anglais et même d'Américains. Qu'est-ce que ce sera lorsque le vénérable curé aura reçu les honneurs de la béatification ?

A la place de la modeste église restaurée par le curé d'Ars, s'élève maintenant une superbe basilique, œuvre de l'architecte Sainte-Marie Perrin, qui n'est pas encore entièrement achevée, mais qui le sera lorsque les dons des fidèles permettront de reprendre les travaux. Pour être plus exact, il reste encore de l'ancienne église la nef, le clocher, la sacristie et les cinq petites chapelles latérales qui ont accès dans le nouvel édifice.

Au moment où je pénètre dans le lieu sacré, j'aperçois un prêtre très âgé, agenouillé dans un coin obscur et priant avec une ferveur qui semble l'élever vers le ciel. J'interroge une vieille femme qui prie également un peu plus loin.

— C'est, me dit-elle, en désignant du regard le vénérable ecclésiastique, l'ancien curé d'Ars, M. le chanoine Ball. Son grand âge ne lui permet plus d'exercer son ministère. Il a connu notre ancien curé qui dort ici sous une dalle et son désir le plus cher est de vivre jusqu'au jour de la béatification du saint homme.

Ne voulant point troubler le digne prêtre dans sa prière, je sors de l'église et vais sonner à la porte du nouveau presbytère, une grande maison d'aspect conventuel, qui se trouve sur la place. Très aimablement, je suis reçu par M. l'abbé Convert et l'un de ses vicaires. Tous deux s'empressent de me fournir les notes et les renseignements dont j'ai besoin.

***

— Les procédures de la béatification du vénérable curé d'Ars, me déclare M. l'abbé Convert, ont été commencées par Mgr de Langalerie, évêque de Belley, en 1862, c'est-à-dire trois ans après la mort du saint prêtre. Vous savez avec quelle prudence, avec quelle sage lenteur l'Eglise procède en pareil cas. Il lui faut des témoignages irrécusables, des miracles attestés, avant de prononcer la béatification du pieux personnage. Je dois dire que les vertus du curé d'Ars étaient connues à Rome bien avant sa mort. Après une minutieuse enquête qui a duré nombre d'années, l'abbé J.-B. Vianney a été déclaré vénérable.

« Ceci se passait en 1873, sous le pontificat de Pie IX. Le procès de béatification a alors commencé, non plus, cette fois, devant le tribunal ordinaire, formé dans le diocèse qui a introduit la cause, mais devant la Sacrée-Congrégation des Rites, laquelle est composée de cardinaux et de consulteurs. Toutefois, ce n'est véritablement que vers la fin de l'année 1886 que le procès de béatification a été exclusivement débattu devant cette haute juridiction.

« L'année précédente, c'est-à-dire le 12 octobre 1885, une émouvante cérémonie s'était passée à Ars, dans l'église même où repose le vénérable abbé Vianney. Mgr Caprara, promoteur de la Foi, venait de Rome pour reconnaître le corps du curé d'Ars et en prendre possession au nom de

l'Eglise. L'ouverture du tombeau eut lieu en présence de Mgr Caprara, Mgr l'évêque de Belley, M. de Boissieu, vicaire général; M. l'abbé Valansio, sous-promoteur de la Foi; MM. les chanoines Ball, curé d'Ars; Pernet, Brachet, Viallez, Costaz, Collet, Descôtes, Faralicq, le R. P. abbé de la Trappe de N.-D. des Dombes, le R. P. Ambroise, prieur des Dominicains de Lyon; le R. P. prieur de la Chartreuse de Solignac, le R. P. Nicollet, procureur général des Maristes à Rome; le frère Robustien, procureur général des Ecoles chrétiennes à Rome.

*
* *

« Depuis cette époque, la cause du vénérable curé d'Ars a fait un pas décisif. Il faut, pour obtenir sa béatification, que la Congrégation des Rites se prononce favorablement sur ces deux questions :

« 1° Le vénérable a-t-il pratiqué durant sa vie, à un *degré héroïque*, les vertus théologales et cardinales ?

« 2° A-t-il produit, depuis sa mort, au moins *deux miracles certains* ?

« Ce sont les deux points capitaux qui sont examinés en ce moment par la Congrégation des Rites, dont la première réunion, dite antépréparatoire, a été tenue à Rome le 21 janvier dernier, sous la présidence du cardinal Parocchi, « Ponent » ou rapporteur de la cause. Le secret a été naturellement gardé sur cette délibération. Mais un indice favorable nous est donné par le fait que la Sacrée Congrégation a ordonné de soumettre les faits présentés comme surnaturels à l'examen de deux *periti* ou médecins nommés d'office par elle. »

Je demande alors au successeur du vénérable curé d'Ars quels sont les faits surnaturels qui sont attribués à ce dernier.

— Ce sont, me répond-il, des cas de guérison, dont deux notamment sont absolument miraculeux.

— Alors, dis-je, si ces deux questions sont nettement et irréfutablement résolues dans le sens affirmatif, le curé d'Ars sera béatifié ? Et à quelle époque, croyez-vous?

— Je ne pense pas que ce soit avant l'année 1904. Du moins avons-nous cet espoir.

— Quant à la canonisation !

— Elle viendra plus tard, mais encore faudra-t-il prouver deux nouveaux miracles, obtenus « après » la béatification.

Le curé d'Ars veut bien après cette conversation me conduire lui-même, ainsi que son vicaire, à l'humble presbytère de son prédécesseur. Nous longeons la petite place de l'église, sous une tempête de neige fondante, et nous voici devant la maison que le vénérable curé d'Ars habita pendant quarante-deux ans et que l'on vient maintenant visiter des quatre coins de l'Europe.

— C'est ici, me déclare M. l'abbé Convert, que s'est achevée la noble et sainte existence du curé d'Ars. Voyez cette modeste habitation de paysan, elle convenait à l'humilité de celui qui y vécut dans la pauvreté volontaire et les privations de toutes sortes.

Au rez-de-chaussée, deux pièces séparées par un escalier aux marches usées et branlantes : ce sont la cuisine et la salle à manger. Les murs en pisé ne sont même pas blanchis. Le plafond est soutenu par de grosses solives noircies par le temps. Oh ! le pauvre mobilier de ce triste intérieur ! Quelques chaises en paille grossière, une table en bois blanc, une grosse marmite informe dans laquelle le curé d'Ars faisait bouillir lui-même pour toute la semaine ses pommes de terre. Un peu de lait le matin ; à midi et le soir, deux ou trois pommes de terre arrosées d'un verre d'eau, c'était là toute la nourriture du saint homme.

Le pain blanc qu'on lui apportait, il l'échangeait avec les pauvres contre des croûtes de pain noir. Et ces croûtes, il les trempait lui-même dans son lait. A ce régime, sa maigreur était devenue excessive. Il essaya même de se nourrir d'herbes comme un anachorète. Le fait fut rapporté à l'évêque de Belley qui, au cours d'une visite pastorale, adressa quelques remontrances à son curé.

— Valait-il bien la peine d'en parler, s'écria confus comme un écolier pris en faute, l'abbé Vianney, je n'ai pu tenir à ce régime que huit jours !

Voici la planche que le vertueux prêtre glissait la nuit sous son drap, car il trouvait que la paille sur laquelle il dormait était trop moelleuse. Dans un reliquaire, on me montre un flacon de sang provenant d'une saignée faite au curé d'Ars et qui, chose extraordinaire, est toujours resté à l'état liquide.

*
* *

Nous grimpons au premier étage, où se trouve la chambre à coucher. Elle est telle qu'elle était au moment de la mort du vénérable abbé Vianney. Mais on a dû installer un grillage à l'entrée afin de protéger toutes ces reliques contre le zèle religieux des pèlerins. Il paraît que beaucoup de ceux-ci vont jusqu'à emporter des fragments de pierres de la maison. Si on ne les surveillait, l'habitation tout entière finirait bientôt par y passer.

C'est dans cette pièce, dont les murs sont tapissés de quelques images religieuses, que le curé d'Ars s'est éteint à de l'âge soixante-treize ans. Dans un angle, le pauvre grabat sur lequel il s'étendait à peine trois ou quatre heures par jour. Une chaise, une bibliothèque, une glace devant laquelle ce bon prêtre se rasait, une petite table, voilà tout le mobilier.

J'oubliais une grosse lanterne dont se servait le curé d'Ars lorsqu'il sortait la nuit pour se rendre à son église, où l'attendaient des centaines et des milliers de personnes de tout âge et de toute condition sociale.

La vie de l'abbé Vianney était réglée comme celle d'un religieux. Il se levait à une heure ou deux heures du matin, selon la saison, et pénétrait dans son confessionnal, où il restait jusqu'à onze heures du matin. A peine prenait-il le temps d'absorber une tasse de lait. L'après-midi se passait également à confesser et à faire le catéchisme.

Le Père Lacordaire, qui avait assisté à l'un de ces caté-

chismes où se donnait libre cours l'éloquence simple du bon curé, s'écria, transporté :

— Ce saint prêtre et moi, nous ne parlons pas la même langue, mais j'ai le bonheur de pouvoir me rendre ce témoignage, que nous sentons de même, encore que nous ne disions pas de même.

Et tous les jours, jusqu'à sa mort, le curé d'Ars resta enfermé quinze heures par jour dans son confessionnal. Quand il se rendait du presbytère à l'église, une foule immense l'attendait, et l'on disait : « Voilà le saint qui passe ! » Chacun se précipitait sur ses pas, s'agenouillait avec l'espoir d'obtenir sa bénédiction. Pressé, bousculé, étouffé, l'abbé Vianney ne faisait entendre aucune plainte, admirable de patience et de douceur angélique.

Dans la pièce qui fait face à la chambre à coucher, on a recueilli tous les vêtements et les ornements du culte qui ont appartenu au curé d'Ars : étoles, surplis, soutanes rapiécées. La garde-robe du bon curé était des plus sommaires. Il fallait user de grands moyens pour l'obliger à porter une soutane neuve. Dans un coin, un petit tableau attire mes regards. C'est le brevet de la Légion d'honneur que Napoléon III avait envoyé au saint homme.

Lorsque M. de Coëtlogon, préfet de l'Ain, vint apporter au curé d'Ars ses insignes de chevalier, il lui tendit un petit écrin.

L'abbé Vianney, un peu surpris, lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— C'est une croix, monsieur le curé.

— Oh ! fit d'un air candide et heureux le saint prêtre, je vous remercie beaucoup.

Il ouvrit l'écrin et aperçut un objet brillant qui était bien effectivement une croix, mais c'était une croix qui n'avait aucun rapport avec celle qu'il supposait.

— Gardez ça, monsieur, s'écria en souriant l'abbé Vianney, qui jamais n'arbora cette flatteuse distinction.

*
* *

Le curé d'Ars était, on le sait, le fils de petits cultivateurs de Dardilly, un village situé à quelques kilomètres de Lyon. Sa maison natale subsiste encore. On y conserve le lit où il vint au monde, la table où il prenait ses repas. L'écurie où il couchait n'a subi aucune modification. Le pré de Chante-Merle, où enfant il menait paître son troupeau, appartient toujours à la famille Vianney. Il y a peu de temps, un neveu du saint prêtre, M. Vianney, est mort dans cette même maison, à un âge très avancé. Il exerçait la profession d'agriculteur.

Détail touchant : les habitants de Dardilly avaient revendiqué la dépouille du curé d'Ars. Ils avaient même obtenu du vénérable prêtre, peu de temps avant sa mort, la promesse qu'il léguerait ses restes à sa paroisse natale. Mais les habitants d'Ars ayant eu vent de cette disposition, supplièrent l'évêque de Belley d'intervenir auprès de leur curé. Celui-ci finit par revenir sur sa décision.

Les braves gens de Dardilly ne s'en sont point encore consolés.

(*Gaulois*) GUY DORVAL.

La maison hantée de Montblanc

Nous avons reçu la lettre suivante :

Malijai, le 16 février 1902.

Monsieur,

Par sympathie pour la *Libre Parole* dans laquelle je lis tous vos articles, je viens vous signaler une maison hantée qui pourra vous fournir un beau chapitre dans votre *Écho du Merveilleux*.

C'est le presbytère de la commune de Montblanc, dans les Basses-Alpes.

Ce petit village se trouve près d'Entrevaux, d'où y conduit un chemin vicinal ; tout à fait au sud, sur la limite du Var.

Il y a eu des apparitions d'homme nu et les bruits les plus variés et les vacarmes les plus étourdissants y sont journaliers.

M. le curé habite là avec sa mère et sa sœur.

S'il voulait, il pourrait vous donner là dessus les détails authentiques qui circulent dans toute la région.

Mais je crois qu'il s'y refusera, car il en est on ne peut plus ennuyé et n'aime pas trop à en parler.

Informez-vous plutôt dans le voisinage.

Deux sœurs quêteuses que je connais bien y ont passé tout dernièrement et y ont couché, mais n'ont pas dormi de la nuit, bien qu'elles fussent prévenues.

On a fait en vain toutes les cérémonies prescrites par l'Eglise en pareil cas.

On raconte des choses si extraordinaires, qu'il vaudrait, je crois, la peine de se déranger pour venir voir.

Les bruits sont perçus par tout le monde (toute la paroisse a défilé au presbytère).

Le chien seul n'entend rien de ces bruits étranges, alors qu'il aboie au moindre bruit ordinaire.

M. le curé est poursuivi par des manifestations d'un autre genre jusque dans ses promenades.

Chutes subites d'un corps lourd, vent violent soufflant en tempête sans qu'aucune feuille d'arbre soit agitée.

Je n'ai, bien entendu, rien vu de tout cela, mais je vous raconte ce qui se dit dans la région entre les confrères de M. le curé. Et je me serais déjà transporté sur les lieux si les moyens de communication étaient plus faciles et si j'avais plus de temps à moi.

Agréez, Monsieur, etc. C...

Nous n'avons pu, jusqu'à présent, recueillir d'autres renseignements que ceux que contient cette lettre. S'il nous en arrive d'autres, nous les publierons dans

notre prochain numéro. Ceux de nos lecteurs qui auraient eu connaissance de ces faits nous obligeraient en nous racontant leurs constatations et leurs impressions.

MYSTÉRIEUSES COINCIDENCES
ET INFLUENCES
dans la vie de Napoléon Premier

M. Albert Jounet nous demande l'insertion de l'article suivante :

Napoléon premier naît dans une *île*, la Corse. C'est par la conquête d'une *île*, Malte, qu'il commence les succès de l'expédition d'Egypte, expédition qui augmentera son prestige, fera regretter son absence et préparera sa main-mise sur le pouvoir. A l'apogée de sa puissance, c'est dans une *île artificielle*, un radeau placé au milieu du Niémen, qu'il conclut, avec Alexandre de Russie, l'accord d'où sortira le traité de Tilsit. Au moment où Wagram va rétablir, pour quelque temps, sa puissance, affaiblie par la guerre d'Espagne et par la sanglante lutte d'Essling, c'est dans l'*île* de Lobau qu'il se recueille et qu'il prépare Wagram. Une première chute le fait tomber du trône dans l'*île* d'Elbe. La seconde et définitive chute le précipite de Waterloo dans l'*île* de Saint-Hélène, où il mourut.

On pourrait représenter la vie du conquérant par une courbe dont chaque point décisif serait occupé par une *île*.

— En outre c'est l'Angterre, une *île*, qui fut sa plus implacable ennemie.

***

Les influences que l'Hermétisme nomme *lunaires* (la mer, le nord, l'hiver, le froid, la pluie, etc.), furent, *en général*, défavorables à Napoléon.

Sur mer, malgré quelques chances *personnelles* (retour d'Egypte, retour de l'île d'Elbe), il n'a guère que des défaites ou des insuccès : Aboukir, Trafalgar, avortement du projet de descente en Angleterre. Le nord, l'hiver, le froid rendent désastreuse la retraite de Russie. (Un rhume, maladie lunaire, l'avait gêné pour diriger la très importante bataille de la Moskowa, dont l'issue, incomplètement décisive, est une des principales causes du temps perdu à Moscou et, par suite, de la retraite). La pluie a contribué, pour une grande part, à la défaite de Waterloo. (Une forte pluie ayant détrempé le terrain, les canons ne pouvaient rouler. Napoléon fut obligé d'attendre, pour commencer la bataille, un suffisant raffermissement du sol. De là un retard qui permit aux Prussiens d'arriver avant l'écrasement des Anglais. (Sans cette *pluie* et ce retard, et malgré l'absence de Grouchy, les Pru siens, tombant dans une armée victorieuse, étaie battus). On peut noter aussi que la bataille de W terloo fut livrée un *18*, nombre que le Tarot attrib à la Lune.

— Marie-Louise, de type Vénus *lunaire*, ne port point bonheur à Napoléon de qui, à partir de ce ma riage, la chance va toujours en décroissant. L'allianc autrichienne est un leurre.

— Le nom de l'île de Sainte-Hélène rappelle l nom grec de la Lune (Hélène : Sélèné).

***

Au contraire, les influences solaires sont, *en géné ral*, favorables à Napoléon. Le beau soleil d'Auster litz est passé en proverbe. Les campagnes de Napo léon en Italie, pays particulièrement solaire, son peut-être les plus merveilleuses et les plus heureuse à la fois qu'il ait faites, car il n'y possédait pas le ressources qu'il eut plus tard dans les campagne d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, qui, aussi heu reuses, offrent, par l'abondance des ressources, quel que chose de moins merveilleux. Dans la campagn de France, merveilleuse par la faiblesse des ressources l'intelligence et la ténacité, le bonheur manque. Et l forme solaire de la guerre (l'offensive, les grandes e foudroyantes batailles) réussit mieux à Napoléon que la forme lunaire et saturnienne de la guerre (la défensive, les retraites).

— Tant qu'il a pour femme Joséphine, créole, type Vénus *solaire*, sa chance va toujours croissant.

— Lui-même, c'est lorsqu'une obésité lunaire a envahi et quelque peu altéré son tempérament et sa beauté solaires que ses insuccès commencent.

***

Les influences saturniennes ne sont tout à fait funestes à Napoléon que lorsqu'elles se combinent aux influences lunaires. Ainsi l'Espagne (Saturne, Vénus et Soleil) ne lui est devenue tout à fait funeste qu'après que la Russie (Lune, Jupiter, Saturne) eut détruit la grande armée. Ce sont, d'ailleurs, surtout les lieutenants de Napoléon qui furent vaincus en Espagne. Personnellement il y avait été victorieux et, sans la campagne de Russie, il aurait fini, peut-être, par soumettre ou séduire les Espagnols. Les Prussiens (Saturne et Mars) sont vaincus à Iéna et à Ligny. Mais les Anglais (Lune, Mars Jupiter) et surtout la pluie (influence lunaire) unis aux Prussiens déterminent le désastre de Waterloo. Saturne pur ne pouvait guère lui être défavorable, puisque c'est comme officier d'artillerie (arme saturnienne) qu'il eut ses premiers succès (siège de Toulon, sections mitraillées à Paris). Il employa toujours beaucoup l'artillerie, dont il avait de considérables réserves.

— Enfin, il faut remarquer, dans la vie de Napoléon, la fatale influence du vocable *Saint-Jean*. Il ne s'agit plus ici d'influences astrales, mais de faits d'une autre nature. Napoléon prend Malte et attente à l'ordre religieux des Chevaliers de Malte (originairement : Chevaliers de *Saint-Jean* de Jérusalem). Or, en *Orient*, la fortune de Napoléon s'arrête devant *Saint-Jean* d'Acre (échec assez grave pour qu'il renonce à poursuivre la conquête de l'Orient) et, en *Occident*, cette fortune se brise définitivement sur le plateau du Mont *Saint-Jean*, point central et décisif du champ de bataille de Waterloo. Cette double fatalité orientale, occidentale, marquée du nom de Saint-Jean, n'est-elle pas une providentielle punition de l'attentat commis contre l'ordre de Saint-Jean ?

— D'ailleurs, en montrant plus haut quelles furent, dans la vie de Napoléon, certaines influences astrales, je sous-entendais que ces influences servirent d'instruments à la Providence. Je n'admets pas le fanatisme naturaliste. Et les causes astrales que l'Hermétisme étudie ne sont, d'après moi, que les humbles servantes de la cause libre et divine.

ALBERT JOUNET.

ÇA ET LA

A propos des chercheurs de sources.

Aurait-on, enfin, trouvé le moyen de capter la mystérieuse influence des *sourciers* dont nous avons si souvent parlé ?

Toujours est-il que, dernièrement, à Alger, M. Alfred Régis, frère de M. Max Régis, invitait la Presse à assister à l'expérience d'un appareil de son invention qui lui permet d'indiquer à quel endroit exact passe un courant d'eau souterrain.

Les résultats ont été remarquables et ont démontré la valeur réelle du procédé, dont les effets se font sentir même dans une voiture traînée par un cheval lancé au grand trot.

Cette découverte présente un intérêt considérable pour la colonie où la question des eaux est partout capitale.

Une propriété très importante s'ajoute à l'invention de M. Alfred Régis : son appareil dénonce également l'existence des sources de pétrole et on sait que des terrains pétrolifères ont été découverts en Algérie.

Un conjureur de « sorts ».

Nous avons parlé souvent des empiriques qui guérissaient réellement des animaux malades et abandonnés par les vétérinaires. Un de nos lecteurs nous signale les faits suivants qu'il a constatés lui-même, dans sa propriété. Nous croyons intéressant de les publier :

« Mes vaches, très bien soignées, nous dit-il, étaient arrivées à ne donner qu'un lait qui bouillonnait au bout de peu de temps sans que la crême pût se former. Il passait même par-dessus les bords, verdâtre et repoussant.

Ma bonne rinçait et lessivait les pots, les mettait au four, les frottait d'herbe, rien n'y faisait. Sa cousine lui dit alors : « Va donc voir le sorcier, il m'a fait beaucoup de bien. » Quoique incrédule, elle s'y rendit. Elle le trouva dans son champ et lui exposa son affaire. Il me répondit : « Allez rincer avant le jour vos pots à votre fontaine, moi je ferai le *reste* ! Or, voilà l'inconnu : le *reste*. Il ne connaissait rien de chez moi, puisque tout y a été reconstruit à neuf. Les écuries sont fermées, il n'était sûrement pas venu. Les vaches furent tirées comme d'habitude et le lendemain, ma bonne rayonnante, vint me montrer les pots avec une superbe crême de 6 centimètres.

Nous fumes indemnes pendant deux ans, après quoi il fallut bien se rendre encore et l'aller chercher encore cette fois. Il m'assura que ce serait définitif et je n'ai rien eu depuis. Car notez que c'était un vrai fléau. J'achetais des vaches excellentes et au bout d'un mois, elles ne valaient plus rien. J'en ai vendu une à un bonhomme voisin, qui était redevenue si bonne que le pauvre n'en revenait pas que je me fusse défait d'une si bonne bête. « Fallait qu'elle eût un grand défaut ben sûr ? » mais il ne le lui en a pas trouvé.

Autre histoire : un bœuf de chez moi était malade, couché sur la litière. On pensait qu'il mourrait sous peu. Dix hommes se mettaient après lui pour le soutenir et le mettre sur jambes à grand'peine. On va chercher ledit sorcier, il vient, s'enferme seul dans l'écurie et après un certain temps ouvre la porte : le bœuf était debout, gambadait comme un cabri. »

Guillaume II et le spiritisme

La mode des tables tournantes qui sévit dans la haute société de Berlin a appelé l'attention de l'empereur sur le spiritisme contre lequel il a l'intention de sévir.

Avant de recourir à des mesures coercitives, Guillaume II priera plusieurs savants de publier leur opinion et d'éclairer le public. En même temps, la police interdira les séances publiques, notamment l'évocation des spectres.

Il est curieux de rappeler qu'au début de son règne Guillaume II était lui-même un fervent adepte du spiritisme. C'est même ce qui avait permis au général Waldersee de prendre un grand ascendant sur le jeune empereur ; il y avait, à l'état-major dont il était chef, un capitaine Mueller qui était passé maître dans l'art de faire tourner les tables. Ce capitaine, depuis lors a disparu, et Guillaume a changé d'opinion sur le spiritisme.

La vie d'une possédée

RAPPORTS MERVEILLEUX DE MADAME CANTIANILLE B··· AVEC LE MONDE SURNATUREL, PAR M. L'ABBÉ J. C. THOREY, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE SENS.

CHAPITRE QUINZIEME (*suite*)

Du reste, s'il m'était échappé quelques expressions qui parussent l'être moins, j'en fais ici, à Sa Grandeur, mes plus humbles excuses.

Je terminais cette lettre en annonçant à Monseigneur que j'allais partir pour Rome le plus tôt possible. Je ne pouvais rester plus longtemps. On faisait courir le

bruit que j'allais être interdit, et, d'ailleurs, je l'étais à moitié déjà. Quant à céder aux injonctions de mon évêque, je ne le pouvais pas; convaincu que c'était Dieu lui-même qui me parlait, je n'avais qu'une chose à faire : lui obéir tant qu'il ne me serait pas démontré que j'étais dans l'erreur. Aussi disais-je à un excellent prêtre, qui le comprit parfaitement : « Je ne puis pas reculer, même devant l'interdit, car ma conscience est formée de telle sorte que si je cède à mon évêque, je me rends coupable de péché mortel, en résistant, pour une chose extrêmement grave, à ce que je crois être la volonté de Dieu. Et, assurément, étant en état de péché mortel, je ne remplirai jamais aucune fonction ecclésiastique. J'ai donc à choisir entre l'interdit de ma conscience et celui de mon évêque. Or, j'aime mieux être interdit par mon évêque que par ma conscience. » Telle était, en effet, l'alternative douloureuse dans laquelle Monseigneur me jetait : sacrifier ma conscience ou sacrifier tout le reste. Pour un chrétien, le choix est facile; le mien était fait depuis longtemps.

Nous commençâmes donc à faire nos préparatifs de voyage. J'écrivis encore lettres sur lettres à Monseigneur, afin d'en obtenir les autorisations dont j'avais besoin : « Non pas, lui disais-je, pour arriver au Souverain-Pontife, bien qu'elles soient nécessaires; car, malgré tout, j'arriverai, dussé-je passer tous les jours et les nuits à la porte du Vatican; mais je Vous les demande pour diminuer, le plus possible, la longueur et les frais de mon voyage. » Je le priais aussi instamment de m'envoyer mon rapport, afin que je pusse le présenter moi-même au Pape. A toutes ces demandes, il ne me répondait pas. Pourquoi?... Pourquoi, tout en ne me défendant pas d'aller à Rome, me refuser, avec les moyens de parvenir au Saint-Père, les pièces que je voulais soumettre à son examen? Si j'étais dans l'erreur, la sentence de Sa Sainteté aurait confirmé celle de Sa Grandeur, et Cantianille et moi nous aurions accepté l'une et l'autre!... Mais non, après avoir refusé de nous entendre à Sens, il fallait nous empêcher d'être entendus à Rome !... C'était, du reste, la prédiction qui circulait déjà : « Qu'ils aillent à Rome, disait-on, ils ne verront pas le Souverain-Pontife; Monseigneur viendra bien à bout de s'y opposer... »

Cette prédiction, Lucifer me la répétait aussi avec une foule d'autres du même genre... Il était si furieux de voir mon inébranlable fermeté! Mais ses menaces ne m'épouvantaient pas. Je savais que le mal est toujours le plus fort et le bien toujours vainqueur.

CHAPITRE SEIZIÈME

Notre voyage à Rome n'était pas le résultat de notre condamnation à Sens. Depuis le commencement de mes relations surnaturelles avec le ciel et l'enfer, je savais que ce voyage entrait dans les desseins de Dieu, et j'avais pris la résolution de le faire. Je n'allais donc pas en appeler de mon évêque au Pape, loin de là ; mon évêque était contre moi, je n'étais pas contre lui ; j'étais sans lui, et voilà tout. Et si, par la suite, j'ai dû exposer au Saint-Père sa conduite à mon égard, ce n'était nullement pour l'accuser, mais simplement pour expliquer ma venue à Rome sans son autorisation. Le Saint-Père, d'ailleurs, le sait parfaitement, puisque je lui disais dans une lettre : « Je ne désire nullement que mon évêque soit blâmé en rien : tout au contraire, si je suis dans le vrai et qu'il ait eu tort, j'accepterai sans peine, qu'à l'extérieur, tous les torts retombent sur moi, que toutes les humiliations me soient infligées pour qu'il n'en subisse aucune. » Et Dieu sait que cette lettre était bien la sincère expression de ma pensée.

Nous allions donc à Rome, parce que Dieu le voulait et que Satan ne le voulait pas. Voici quel était le plan de Dieu tel qu'il m'apparaissait alors : La Sainte Vierge, ayant annoncé notre œuvre au Souverain Pontife par les prophéties obscures de la Salette, et Cantianille connaissant le sens caché de ces prophéties, nous devions nous présenter devant Sa Sainteté pour lui en donner l'explication ; lui demander ensuite l'examen de notre affaire; prouver, par cet examen, que ce sont bien les démons, les saints, les anges et Dieu lui-même, qui viennent dans le corps de Cantianille remplacer son âme. Et puis, l'identité de ces témoins surnaturels une fois reconnue, faire attester par eux tous que nous sommes réellement frère et sœur de Jésus, et, comme tels, chargés par lui d'une grande mission. Mais ce plan était conditionnel, sinon quant à la fin, du moins quant aux moyens ; c'est-à-dire que, pour arriver à ce but par ce chemin, il fallait à Dieu notre concours et celui du Pape, concours que nous pouvions lui accorder ou lui refuser librement.

J'étais sûr de Cantianille et de moi, grâce aux faveurs que nous recevions. Quant au Saint-Père, j'étais plus sûr encore de son concours que du nôtre. Comment pourrait-il repousser l'explication de ces prophéties qu'Il ne comprend pas? ou, ces prophéties une fois expliquées, refuser d'examiner notre affaire? J'étais donc convaincu que Dieu trouverait à Rome la coopération qu'il désirait et que là, par conséquent, son œuvre serait reconnue et acceptée... Aussi, je ne craignais pas d'annoncer que nous réussirions certainement ; nous avions bien besoin de cette conviction, mes parents et moi, pour accepter, avec les tristesses d'une séparation, les fatigues inévitables d'un aussi long voyage.

Dieu nous laissait donc cette consolation; il était trop bon pour nous la ravir!... Il exprimait bien quelquefois cette pensée : que nous réussirions si nous correspondions, ainsi que le Pape, à ses desseins. Mais, je le répète, comme nous ne pouvions douter de nous-mêmes et encore moins du Saint-Père, nous conservions notre espérance ; elle s'augmentait même chaque jour des promesses que Dieu nous faisait pour un avenir plus lointain. Aussi j'écrivis un jour à M. D... : « Nous allons à Rome, parce que Dieu nous l'a commandé. Il nous promet de nous faire surmonter là tous les obstacles ; nous sommes sûrs du succès, puisque le succès nous est promis par Celui qui est la vérité même. »

M. D..., néanmoins, désapprouvait notre voyage, et d'ailleurs, depuis notre retour, ce n'était pas la première fois que nous nous trouvions en désaccord. Je voulais tout révéler à l'autorité ; lui m'écrivait, au contraire : « Il faut, en ce moment, si l'autorité questionne, ne répondre que l'indispensable. » Aussi, comme on lui avait demandé quelques renseignements, s'était-il borné de répondre : « Qu'il me con-

sidérait comme un digne prêtre, mais que, par rapport à certaines communications divines, il ne savait que penser » ; il aurait même voulu, depuis longtemps, que Cantianille ne me vît plus au confessionnal, et le plus brièvement possible, afin de ménager l'opinion publique. Mais, ce conseil, je ne l'avais pas suivi ; on sait pourquoi. M. D..., en me le donnant, se trouvait, sans le savoir, du même avis que Lucifer.

Ce qui le jetait dans ces incertitudes, c'était la position de Cantianille. Nous avions espéré, lui et moi, qu'elle serait rendue à la vie commune et ordinaire, et n'aurait plus besoin de ma protection presque incessante. « Or, m'écrivait-il, nous avons la douleur de voir notre chère enfant plus affligée peut-être et plus torturée qu'auparavant. » Et ce dérangement dans nos plans ébranlait ses convictions. Cependant, il m'écrivait aussi : « Mes réserves (par rapport aux communications divines), mes réserves n'ont pas porté sur des faits dont la matérialité et l'évidence ne peuvent être contestées ; par exemple, l'intervention de sainte Magdeleine, provoquée et obtenue par moi-même, dans les plus grandes crises... » Ses réserves, par conséquent, ne portaient que sur les prédictions faites par ces augustes personnages, prédictions qu'il ne voulait admettre qu'après leur réalisation. D'ailleurs, ce qui ne changeait pas en lui, c'était son dévouement et sa bonté. Dans une circonstance où il croyait devoir me refuser d'intervenir, il me disait : « Non pas que j'aie la malheureuse et lâche pensée de vous délaisser au milieu de la crise, vous ne m'en croyez pas capable ; je n'ai pas cherché cette affaire, tant s'en faut, Dieu me l'a envoyée, et je la subirai et la suivrai dans ses diverses phases (1) ».

Mais, je le répète, il désapprouvait complètement notre voyage à Rome, ne croyant pas possible qu'on reconnût jamais nos titres et notre mission, parce que le Saint-Père n'avait pas encore prononcé sur l'apparition de la Salette, et que, de nos jours, plusieurs illuminés ont été condamnés par lui.

(*A suivre*).

(1) Comme j'espérais encore en ce moment que Monseigneur daignerait nous entendre, il ajoutait : « Si vous avez besoin de moi, si vous désirez que je vous accompagne dans le cabinet de Monseigneur, je suis prêt. »

A TRAVERS LES REVUES

UNE OPINION SUR « L'ÉCHO DU MERVEILLEUX »

Le R. P. Hilaire de Barenton consacre, dans la revue des *Etudes franciscaines*, à l'*Echo du Merveilleux*, à son directeur et à ses collaborateurs, un très aimable article, aussi flatteur par les critiques que par les éloges qu'il contient.

Il nous plaît de constater que l'opinion qu'on se fait de nous n'est point trop mauvaise, et nous remercions bien vivement le P. Hilaire de Barenton de l'avoir dit.

Voici la fin de cet article que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier :

Nous aimons mieux suivre l'*Echo du Merveilleux* dans les monographies qu'il donne des grands visionnaires modernes : « Chose curieuse, écrit M. Letellier, dans le numéro du 15 février 1901, ce sont les grands de ce monde qui croient le plus à l'extra-naturel. Cela d'ailleurs en dehors de toute idée, de toute préférence religieuse. On peut être un chrétien pratiquant ou un athée, et ajouter foi aux présages, aux talismans, aux intersignes. » Napoléon croyait à son étoile ; Gambetta se faisait dire la bonne aventure; l'empereur allemand attendrait sa sécurité d'une bague ornée d'une pierre noire, que se transmettent de père en fils les Hohenzollern; l'empereur d'Autriche interroge les cartes ; la reine Victoria appréhendait depuis longtemps la date du 14 décembre ; la cour d'Italie a vu avec une frayeur extraordinaire le dernier débordement du Tibre.

M. Mariotte, dans toute une suite d'articles, intitulés *les Grands visionnaires*, prétend que tous les grands hommes ont été possédés *par une idée*, en quelque sorte innée dans leur nature, et dont l'évolution, à laquelle ils ont assisté plutôt qu'ils ne l'ont conduite, a fait leur grandeur et leur gloire. Avant d'écrire son *Paradis Perdu*, Milton répétait : « Peut-être avec le temps, le travail et le penchant de la nature, j'enverrai quelque chose d'écrit à la postérité qu'elle ne laissera pas volontiers périr : je suis possédé de cette idée. » Et Milton fut livré aux tribulations politiques les plus extraordinaires, au milieu desquelles il aurait dû périr; mais il était réservé pour remplir la vision de son esprit. — Champollion dans sa jeunesse était un esprit paresseux, fermé : mis un jour en présence des écritures orientales, son esprit s'éveille tout à coup, il a trouvé sa filière, il ne s'arrête qu'au terme entrevu dès le principe, le déchiffrement des signes hiérogliphiques.

Bernard Palissy offre un autre exemple d'un génie qui poursuit son rêve contre tous les obstacles, comme entraîné par une force irrésistible cachée dans son âme : « Bernard Palissy ne connaissait rien des merveilles (de la céramique) ; isolé dans un coin du pays, il n'avait jamais vu d'amphores anciennes ; il n'avait jamais contemplé de dessins émaillés, tels qu'il en existait même à cette époque en Italie. Seulement il avait en lui la vision de ces choses; il en rêvait, il voulait trouver, il trouva. »

M. Mariotte passe ainsi en revue toute la collection des grands hommes : Edgar Poe, Gutenberg, Pascal, Kepler, etc., etc. Il en présente un nouveau, sous les yeux de ses lecteurs, chaque quinzaine depuis le mois de mars. Et pour tous, c'est la même conclusion : ils ont eu la vision de leur destinée, ils ont été fascinés par elle, ils l'ont poursuivie, ils l'ont atteinte ; leur vie a produit son fruit, par une évolution naturelle, instinctive, comme l'arbre de nos champs et de nos jardins.

Au milieu de ces récits, s'en mêlent une foule d'autres sur le Magnétisme, sur la Chiromancie, sur l'Astrologie ; M. de Rochas continue ou reproduit là les études données au *Cosmos* sur la Lévitation chez les Saints, les démoniaques ou les sorciers ; des correspondants envoient de Campitello (Corse) des détails sur les 15 apparitions, dont la Vierge aurait en 1899 favorisé une nouvelle Bernadette et de nombreux enfants. Dans le numéro du 1er juillet 1901 : *Dernières expériences de Cartomancie*, M. Gaston Mery lui-même nous fait assister le plus sérieusement du monde à une séance de divination par les cartes, chez une certaine demoiselle Noëlle : « Elle a découvert dans ma vie (c'est une consultante qui parle) une aventure qui me tient fort au cœur. Elle l'a prise à ses débuts, l'a suivie dans ses méandres et dans ses complications et elle m'en a annoncé le

dénouement. Elle semblait lire dans les cartes le journal de ma vie et de mon âme : c'était stupéfiant et même gênant. »

La cartomancienne sait raconter des faits personnels, alors même qu'ils ne sont ni dans la pensée actuelle, ni dans la mémoire du consultant, mais elle reste impuissante à découvrir ce qui concerne une personne absente. M. Mery conclut que cette lecture des cartes ne peut s'expliquer ni par l'intervention d'intelligences invisibles, ni par la lecture des pensées, ni par le hasard ou l'intuition. Elle est plutôt une vision astrale. Les cartes servent à condenser l'atmosphère astrale du consultant, et c'est dans cette atmosphère condensée, comme dans un cliché, que la cartomancienne voit les événements concernant le sujet présent.

Des consultations de chiromancie, des séances de spiritisme, des interprétations physiognomiques, etc., viennent compléter tous ces tableaux. A tous ces récits est accordé le même sérieux, la même persuasion, le même respect. Tout fait préternaturel trouve ici tribune ouverte. Disons maintenant quelle est l'impression qui se dégage de la lecture de cette revue.

Nous devons déclarer tout d'abord que nous ne croyons pas qu'elle soit à mettre dans toutes les mains. La lecture en reste troublante pour les âmes non préparées, elle pourrait même devenir dangereuse pour la foi de plusieurs. Dans le numéro du 1er juillet 1901 M. René Le Bon raconte la visite qu'il fit un jour en compagnie de M. Gaston Mery au cimetière Montparnasse. Ils étaient allés visiter un caveau, où se conserve un masque, ayant servi à prendre les traits d'une personne morte. Dans une séance de spiritisme, l'esprit avait fait pousser sur ce masque « des cheveux, des sourcils, des cils et même ce fin duvet qui ombre d'habitude les lèvres, » tels que les avait portés le défunt.

Et les visiteurs avaient vu de leurs yeux et touché de leurs mains ces cheveux, ces cils, ce duvet : « J'arrache un cheveu, dit M. René Le Bon. Le cheveu est bien vivant ! le bulbe existe et possède autant de fraîcheur que s'il venait de quitter un véritable cuir chevelu... » Il ne peut pas y avoir supercherie. « La preuve définitive, me dit soudain M. Gaston Mery, la voilà ! » Et il me montre, en effet, le fin duvet des lèvres.

« Comment supposer une supercherie quelconque ? Coller des cheveux, des cils, cela se comprendrait à la rigueur; mais planter droit comme vous les voyez des milliers de poils fins et si minuscules qu'on les distingue à peine, ce serait folie de soutenir pareille hypothèse ! Ma conviction est faite, j'ai vu. Quant à conclure, ma foi... »

Cette dernière réflexion caractérise bien l'état d'âme dans lequel on se trouve à la lecture de ces mille et mille récits qui se pressent et se succèdent dans cette revue écrite et dirigée pourtant avec talent. Se trouve-t-on en présence de supercheries ? d'effets purement naturels ? y a-t-il intervention de forces préternaturelles ? Et ces forces sont-elles Dieu, les anges, les saints, les démons, sous ces natures spirituelles que leur reconnaît la foi catholique ? sont-elles une manifestation des formes spirites qui peuplent le monde invisible, du milieu desquelles notre propre esprit a été pris et au milieu desquelles il doit retourner comme l'enseigne le spiritisme ? Ou bien sont-elles tout simplement une manifestation des forces inconnues de la nature matérielle, d'un corps astral quelconque, comme l'enseigne l'athéisme moderne ? Libre au lecteur d'adopter la conclusion qui lui paraîtra la meilleure, et, trop souvent aussi, libre au rédacteur d'occasion ou attitré d'enseigner ou tout au moins d'insinuer la solution qu'il a faite sienne ; et ordinairement ce n'est pas la bonne. La métempsychose, le fatalisme, la vaine observance, la superstition sous les formes les plus diverses trouvent leurs partisans et leurs apologistes. On a pu le remarquer dans les quelques exemples cités plus haut.

Le rôle du directeur dans une revue est, nous ne l'ignorons pas, très délicat. Mais il faudrait qu'il eût le courage d'adopter pour maxime la parole ancienne : *Amicus Plato sed magis amica veritas*. La neutralité scolaire est une chimère, la neutralité dans les questions de philosophie surtout est un contre-sens. L'esprit libéral, dont M. Gaston Mery a donné des preuves tant de fois n'est-il pas ici un danger. Dans le monde il faut que les bons et les méchants vivent à côté les uns des autres, et ce serait montrer un zèle indiscret que de vouloir faire disparaître tous les méchants du milieu de la société. Il n'en est plus de même dans les livres, les revues ; il n'est pas bon que la vérité et l'erreur y trouvent également droit de cité. Les livres sont nos armes dans la lutte contre le mal et le mensonge. Que dirait-on d'un citoyen qui prêterait ses armes avec une égale indifférence tantôt aux soldats qui défendent sa patrie, tantôt aux troupes ennemies acharnées à sa perte ? Dans la mêlée intellectuelle, prélude souvent et préparation d'autres luttes plus violentes, un seul principe doit diriger et inspirer l'écrivain, c'est le principe si bien formulé par saint Augustin : *diligamus homines, odiamus errores*, aimer les hommes, mais haïr l'erreur.

FR. HILAIRE DE BARENTON.

LES LIVRES

Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques, par M. SAGE, *préface de* CAMILLE FLAMMARION. (Prix 3 fr. 50. Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.)

En France, le psychisme n'est pas encore devenu une science exacte et positive ; ou, du moins, les hommes qui étudient les faits troublants du psychisme avec toute la rigueur scientifique sont rares et éparpillés. Il n'en est pas de même en Angleterre. La Société anglo-américaine pour les recherches psychiques a fait du psychisme une science aussi exacte que les autres, et les résultats obtenus sont déjà surprenants.

Dans *Mme Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques*, M. Sage nous fait, dans un style facile et remarquablement clair, l'exposé des expériences poursuivies pendant quinze ans par cette Société avec le médium américain Mme Piper. Ces expériences, où toute fraude a été rendue impossible, sont certainement au nombre des travaux les plus étonnants et les plus importants de la science contemporaine : d'immenses horizons s'ouvrent devant nous.

C'est un volume passionnant que nous présentons au public aujourd'hui, un de ces livres qui doivent faire sensation.

Le Gérant : GASTON MERY.

Imprimerie JEAN GAINCHE, 15, r. de Verneuil, Paris.
Téléphone 215-10.